

AB
133770



00

Bl.

S. c.

118.

LE HAZARD

DU

COIN DU FEU,

DIALOGUE MORAL.

INTERLOCUTEURS.

CÉLIE.

LA MARQUISE.

LE DUC.

LA TOUR, Valet-de-chambre de Célie.

La Scène est à Paris, chez Célie ; & l'action se passe presque toute dans une de ces petites pièces reculées, que l'on nomme Boudoirs. A l'ouverture de la Scène, Célie paroît couchée sur une chaise-longue, sous des couvre-pieds d'édredon. Elle est en négligé ; mais avec toute la parure, & toute la recherche dont le négligé peut être susceptible. La Marquise est au coin du feu, un grand écran devant elle, & brodant au tambour.

[Crébillon, Claude Prosper Joliet de]

LE HAZARD

DU

COIN DU FEU,
DIALOGUE MORAL.



A LA HAYE,

M. DCC. LXIII.

LEHRE
VON
DER
RECHNUNG
DER
SCHAFTEN

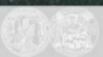


ALIA
M. DCC. LXXXVIII

2148



L
d
sb
D
s
C
C
H
to
m
en





LE HAZARD

DU COIN DU FEU.

DIALOGUE MORAL.

SCENE PREMIERE.

CÉLIE, LA MARQUISE.

CÉLIE *poussant un profond soupir.*

EN vérité! Monsieur d'Alinteüil ;
tout mon ami que vous êtes ; vous
m'obligez bien sensiblement de vous
en aller.

A

LA MARQUISE.

Il est vrai que sa présence paroif-
soit vous être si à charge, que j'ai
peine à comprendre comment il ne
s'en est pas apperçû.

CÉLIE.

Oh ! Je ne suis pas sa dupe : il le
voyoit bien ; mais il trouvoit tant de
douceur à jôuer le rolle d'Amant
outragé ! Il croyoit même y mettre
tant de dignité, qu'il étoit tout sim-
ple qu'il cherchât à le prolonger le
plus qu'il lui seroit possible.

LA MARQUISE.

Les hommes, en voulant satis-
faire leur vanité, nous donnent quel-
quefois de bien risibles spectacles ;
& je doute fort que s'ils se savoient
combien ils nous amusent quand ils
prennent avec nous l'air piqué ; &

qu'ils n'intéressent pas notre cœur ;
ils n'aimassent pas mieux renfermer
leur ressentiment que de nous le
montrer.

CÉLIE.

Affurément ! Quand l'Amour leur
tourne la tête , on peut dire qu'il la
leur tourne bien !

LA MARQUISE.

Bon ! l'Amour ! Il est bien à pré-
sent question de cela !

CÉLIE.

Quoi ! Est-ce que vous croyez
qu'il ne vous a pas aimée ?

LA MARQUISE.

Je me souviens qu'il m'a dit qu'il
m'aimoit ; & il m'a , en effet , tant
excédée du récit de ses tourmens ,
qu'il seroit difficile que je ne me le
rappelasse pas ; mais , malgré toute

A ij

[4]

l'importunité qu'il a crû devoir y mettre, il s'en est fallu beaucoup que j'aye été convaincüe de ce qu'il vouloit que je crûsse.

C É L I E.

Je ne doute cependant pas qu'il ne vous dît très-vrai ; mais, comme vous ne l'ignorez pas, ce n'est point le sentiment que nous inspirons, mais le sentiment qu'on nous inspire, qui nous persuade.

L A M A R Q U I S E.

Il falloit à la cruelle opiniâreté qu'il y a mise, qu'il n'admît pas cette maxime ; ou qu'il crût ce que tous les Opéra du monde disent, & si faussement, du mérite de la confiance.

C É L I E.

Mais qu'espéroit-il ? Ne voyoit-

il pas bien que vous aimiez Monsieur de *Clerval* ? Et se flattoit-il de vous rendre inconstante ?

LA MARQUISE.

Pourquoi point ? Soit par le peu de cas qu'ils font de nous ; ou par la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, avez-vous jamais vû d'homme à qui la certitude d'avoir un rival aimé, fît abandonner le dessein de plaire ?

CÉLIE.

Moins il pouvoit ignorer votre façon de penser , moins l'espoir lui pouvoit être permis ; & je m'étonne en conséquence, qu'il en ait pû concevoir une minute.

LA MARQUISE.

Ma façon de penser ! Eh ! depuis quand donc les hommes nous font-

A iij

ils l'honneur de nous en croire une ?

C É L I E.

A ce que je vois, Monsieur d'*Alinteüil* n'a été qu'un fou ; &, qui pis est, l'est encore. Car que veulent dire les façons qu'il vient d'avoir avec vous ? Que tant qu'il vous a aimée, il ait été piqué de n'avoir pas pû vous plaire, & que même il vous en ait haïe ; c'est un effet du sentiment & de l'orgueil également blessés, qui, pour être fort injustes, ne m'en surprend pas beaucoup plus. Mais ce qui, je l'avoue, me paroît le comble de la déraison, c'est qu'aussi amoureux de Madame de *Valsy* qu'il en est aimé, il paroisse encore autant vous haïr, de ce que vous n'avez point répondu à sa passion, que si vous n'eussiez pas cessé d'en être l'objet.

LA MARQUISE.

Cela ne me surprend pas, moi.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je
sçais que la vanité se souvient de ces
fortes de malheurs, long-temps après
que le cœur les a oubliés.

C É L I E.

S'il va porter à Madame de *Valsy*
toute l'humeur qu'il vient de nous
montrer, je doute, quelque éprise
qu'elle en soit, qu'elle ne le trouve
pas, ainsi que nous, de la plus mau-
vaise compagnie du monde.

LA MARQUISE.

Oh! Son auguste front se déridera
auprès d'elle. Mais, est-ce qu'en
nous quittant, il est allé à *Versailles*?

C É L I E.

Sans doute! Il l'a dit, du moins:

A iij

LA MARQUISE.

Je n'y avois pas pris garde : mais voilà ce qui s'appelle de l'empressement ! De la nuit dernière à *Paris* ; & ce soir auprès d'elle ! Je croyois que rien ne pouvoit égaler le froid qu'il fait aujourd'hui ; mais je vois qu'on pourroit très-bien y comparer le feu qui le brûle.

CÉLIE.

Voilà pourtant l'amant que vous avez dédaigné.

LA MARQUISE.

Et que j'ai, au surplus, l'injustice de ne regretter guères, comme vous voyez. Il est vrai que, tout admirable qu'il est, je puis dire que *j'en ai sur moi copie* : car par le même temps qu'il va rejoindre *Madame de Valsy*, *Monsieur de Clerval* vient me retrou-

ver. Mais dites-moi, je vous prie ;
comment, jaloux au point où l'est
Monsieur d'Alinteüil, s'arrange-t-il
avec l'objet de sa nouvelle passion ?
Entre nous, elle pense de maniere
à donner un peu d'inquiétude à
l'homme qui lui est attaché.

C É L I E.

Ah ! Pour cela, il seroit, s'il se
pouvoit, plus jaloux encore que le
Jaloux de Navarre, que je le défi-
erois d'en prendre : elle ne vit exac-
tement que pour lui.

LA MARQUISE.

Je le crois bien ; mais c'est que
comme elle a déjà vécu pour quel-
ques autres avec la même exactitude ;
& qu'elle ne les en a pas plus gar-
dés, il ne seroit absolument pas dans
son tort, si, au milieu de la vive

A v

passion qu'il inspire ; il craignoit
d'elle un peu d'inconstance.

C É L I E.

Pour son affaire actuelle, elle tien-
dra sûrement ; car ç'a été de sa part
le coup de foudre le plus étonnant
qu'on ait jamais vû.

L A M A R Q U I S E.

Bon ! Un coup de foudre ! Est-
ce que vous croyez aux coups de
foudre ?

C É L I E.

Mais, *Marquise*, est-ce que vous
n'y croiriez pas, vous ?

L A M A R Q U I S E.

Je n'y ai pas, du moins, autant
de foi qu'aux mauvaises têtes ; & je
ne m'en crois pas plus dans mon tort.
Il me semble, de plus, qu'il en est
des coups de foudre comme des

Revenans. On ne voit de ces derniers ; & l'on n'éprouve les autres , qu'autant qu'on a la stupidité de croire à leur existence.

C É L I E.

— Quoi ! Vous proscrivez ce mouvement dont la cause nous est inconnue ; & qui nous entraîne avec une violence à laquelle on voudroit vainement résister , vers l'objet qui nous enchante ; même avant que de sçavoir si nous le frapons aussi vivement que nous en sommes frappés nous-mêmes ?

L A M A R Q U I S E.

— Non : en le croyant infiniment plus rare qu'on ne dit , je sçais qu'il existe ; mais quand je vois de combien d'horreurs on le fait le pré-

A vj

texte, il s'en faut peu que je ne
sois tentée de le nier.

C É L I E.

Est-ce donc un si grand mal, si
l'impression que l'on a reçûe, est aussi
forte qu'elle a été rapide, que les
effets de la passion tiennent du genre
de la passion même?

L A M A R Q U I S E.

Oui, sans doute, c'en est un très-
grand: tôt ou tard les hommes nous
punissent de nous être manqué; &
moins encore pour l'intérêt des
mœurs que pour le sien même, une
femme ne doit point se livrer avec
une légereté qui l'expose toujours
plus au mépris de ce qu'elle aime
qu'elle n'en obtient de reconnois-
sance. De tous les bonheurs que
l'Amour peut lui offrir, le premier,

le plus essentiel, le moins idéal, est le bonheur d'être estimée de son Amant. Si le caprice ne le recherche point, l'Amour ne sçauroit s'en passer ; ou, du moins, ne s'en passe jamais sans en être cruellement puni.

C É L I E.

Et pourtant, se rendre promptement ; se rendre tard ; être estimée à cause de l'un, méprisée par rapport à l'autre ; tout cela, dans le fond, pure affaire de préjugé.

L A M A R Q U I S E.

Je suis fort éloignée de penser comme vous sur cela ; mais en supposant que vous eussiez raison, tout préjugé, dès qu'il peut être la source ou le soutien d'une vertu, quelle qu'elle soit, ne mérite pas moins de respect que le plus incontestable des principes.

C É L I E.

A vous parler naturellement, je crois bien chimérique, la différence qu'on s'efforce d'établir entre ces deux choses-là.

L A M A R Q U I S E.

Pardonnez-moi : il y en a une entr'elles ; & même beaucoup plus réelle que vous ne pensez : c'est que si les préjugés nous soutiennent jusqu'à l'occasion, ils nous y laissent ; & que les principes nous la font braver.

C É L I E.

Quoi ! Ils nous font braver l'Amour ! les principes ! Il faut avouer qu'ils ont là un bien beau secret !

L A M A R Q U I S E.

Non, ils ne le font pas braver : nous n'en cédon pas moins ; mais

nous en cédon avec plus de noblesse :
 Tout ce qui nous heurte ne nous
 fait pas tomber. Si , comme il n'est
 que trop vrai , les principes ne triom-
 phent point de la sensibilité du cœur ;
 ils ont , du moins , le pouvoir de
 dissiper les illusions de l'amour pro-
 pre ; de maîtriser l'imagination ; de
 commander aux sens : & quand une
 femme n'a plus contr'elle de si re-
 doutables ennemis ; & qu'il ne lui
 reste plus que l'Amour à combattre ;
 encore pour la vaincre , faut-il qu'on
 lui en inspire ; & quand la fotte am-
 bition de tourner des têtes ; & la
 vanité ne la séduisent point , cela
 ne devient pas si facile.

C É L I E .

Vous attribuez donc à la vanité
 bien de l'empire sur nous ?

LA MARQUISE.

Pour juger combien aisément on flatte la nôtre, il ne faut que considérer avec quelle facilité on la blesse.

C É L I E.

Si elle est tout-à-la-fois aussi puérile & aussi délicate que vous le prétendez, je crois que l'on doit moins en accuser la nature, qui, à cet égard, peut-être, a moins de tort avec nous qu'on ne le dit, que notre éducation qui ne nous la tourne que sur de petits objets; & les hommes qui, par le genre de leurs éloges, achevent toujours en nous, ce que l'éducation n'avoit fait que commencer.

LA MARQUISE.

Le premier de ces reproches est très-fondé, sans doute; quant au

second, on pourroit y répondre ; que comme quand l'on tend un piège à quelqu'animal que ce soit, on a soin de le munir de l'amorce qui a le plus en elle de quoi l'y attirer ; de même les hommes ne nous disent tant que nous sommes belles, que parce qu'ils sçavent que de tout ce qu'ils pourroient nous dire, ce sera ce qui nous flattera le plus ; que l'amour propre est toujours en nous plus susceptible de reconnoissance que le cœur ; & que la plus sûre voye qu'ils ayent pour gagner le dernier, est de flatter l'autre. Si donc nous ne prissions la beauté, & la peine qu'ils prennent de nous vanter nos charmes, que ce qu'elles valent en effet ; que nous missions à être estimables, la vanité que nous mettons à n'être que belles ;

que nous crûssions enfin (ce qui est de la dernière & de la plus incontestable vérité) que l'Amour promet plus de bonheur qu'il n'en procure ; & que la Vertu en procure toujours plus encore qu'elle n'en promet ; vous verriez que leurs triomphes & nos chûtes ne seroient pas si fréquens ; & que , si nous le craignons davantage , le malheur d'aimer ne seroit plus si souvent compté parmi les nôtres.

C É L I E :

Je ne suis point surprise qu'avec une pareille façon de penser , vous ayez tant fait attendre à Monsieur de Clerval son bonheur.

L A M A R Q U I S E :

Il est vrai qu'il ne m'a pas conquis à bon marché.

C É L I E.

Ah! Dites-moi un peu, je vous prie, *Marquise*, comment vous attaqua-t-il?

L A M A R Q U I S E.

Comme, apparemment, il falloit que je le fûsse, puisqu'il m'a prise.

C É L I E.

Je vous demande pardon; mais c'est que je me souviens de lui avoir vû certain air léger qui, dans vos idées sur tout cela, ne devoit pas le rendre fort propre à vous plaire.

L A M A R Q U I S E.

A cet égard, les femmes n'ont guères à se plaindre des hommes, que quand elles auroient à se plaindre d'elles-mêmes. Je puis vous assurer, par exemple, que si *Monsieur de Clerval* ne m'eût pas dit

quelle avoit été sur cela sa méthode la plus ordinaire, je n'aurois jamais eu de quoi m'en douter; mais malgré cela, je ne serois point surprise qu'en certaines occasions, l'air léger dont vous parlez, ne lui parût encore nécessaire.

C É L I E.

Comment! En de certaines occasions! Est-ce que vous ne l'aurez pas rendu fidèle?

LA MARQUISE.

Non; mais constant; &, à mon sens, c'est beaucoup plus.

C É L I E:

Quoi! Vous lui passez des infidélités!

LA MARQUISE.

Je crois, en effet, lui en avoir pardonné quelques-unes.

Affurément , vous êtes douée
d'une belle patience !

L A M A R Q U I S E .

Bon ! Quand on est sûre du cœur
d'un homme ; qu'on le connoît hon-
nête ; & que l'on sent que , du côté
des choses qui seules sont en droit
de former un attachement durable ;
on a de quoi le fixer , qu'importent
tous ces petits écarts dans lesquels
les entraînent l'occasion , le caprice,
& cette fureur de conquérir qu'ils
nous reprochent tant ; & dont je les
crois , pour le moins , aussi atteints
que nous-mêmes ?

C É L I E .

En vérité ! Je ne vous conçois
point.

LA MARQUISE.

Il est pourtant bien aisé de me concevoir : c'est que j'ai moins de vanité que d'amour ; & que je ne confonds pas avec ses sens, les sentimens de ce que j'aime.

CÉLIE.

Mais, si je m'en souviens bien ; je ne vous ai pas toujours vûe si tranquile.

LA MARQUISE.

Je l'avoue ; & cela étoit tout simple. Monsieur de Clerval avoit, dans le monde, plus usé son imagination que son cœur ; mais je n'en sçavois rien ; & la peur m'étoit permise. Rien, il est vrai, n'égaloit sa vivacité pour moi ; mais quoiqu'il parût fort amoureux, il se pouvoit qu'il ne fût qu'ardent, & qu'il s'y trom-

pât lui-même. D'ailleurs, la galanterie naturelle de son esprit ; la noblesse, & les agrémens de sa figure ; la façon dont il avoit vécu dans le monde ; sa réputation assez faite pour allarmer un cœur tendre ; l'idée qu'il sembloit avoir des femmes ; & , qu'à celles qui l'avoient occupé jusques-là , il ne se pouvoit point, en effet, qu'il n'en eût pas prise, justifioient ma défiance. S'il ne m'eût jamais montré que des desirs, il ne l'auroit pas bannie ; il m'a prouvé de l'estime ; & m'a tranquilisée.

C É L I E.

Vous êtes assurément une Maîtresse bien commode ! Vous croyez donc, comme ils voudroient que nous fissions toutes, qu'ils peuvent être infidèles, & n'en pas moins aimer ?

LA MARQUISE.

Sans doute : ils sont nés libertins : tout les tente ; mais tout ne les soumet point ; & je ne trouve pas si chimérique, la différence qu'ils s'obstinent à mettre entre ces deux choses là. Encore une fois, fantaisie n'est pas amour ; & si j'ai vû Monsieur de Clerval revenir quelquefois à moi un peu éteint , je ne l'en ai pas moins retrouvé toujours fort tendre.

CÉLIE.

Je ne sçais que vous dire ; mais il me semble que vous risquez beaucoup de lui permettre de ces écarts là.

LA MARQUISE.

Je risquerois beaucoup plus, selon moi, à les lui défendre. Tout ce qu'on gagne à gêner les hommes dans

dans leurs caprices, c'est de les y
 attacher davantage ; & quelquefois
 de leur en faire des passions. Je
 veux, d'ailleurs, qu'il en soit ramené
 par le vuide qu'il y trouve ; le goût
 du plaisir ne s'use en eux que par le
 plaisir même. S'il mettoit de l'air à
 toutes ces miseres-là, loin qu'il se
 corrigeât d'y attacher une forte de
 prix, il tiendrait sans doute à la fu-
 reur des conquêtes jusqu'à l'âge au-
 quel elle ne peut plus donner que le
 dernier, & le plus dégoûtant des ri-
 dicules : mais il n'est que libertin ;
 & avec la façon de penser que je lui
 connois, il ne me fera pas bien diffi-
 cile de le faire revenir d'un travers
 dont, par le secours du temps, &
 de ses seules réflexions, il sentiroit
 de lui-même tout le faux.

B

C É L I E.

Je ne puis, *Marquise*, que vous admirer; vous imiter, ne seroit pas en mon pouvoir. Hélas! Le pauvre *Prévanes* a fait vainement tout ce qu'il a pû pour que je pensasse comme vous: nous avons eu pour cela des scènes!.... Ah! Que je me les reproche aujourd'hui! Qu'il m'est affreux de me souvenir que j'ai cent fois fait le malheur de sa vie!.... Grand Dieu! Quelle idée!.... Et il n'est plus!

L A M A R Q U I S E.

Eh! *Célie*! Quel malheureux souvenir!.... Mais j'entends une chaise: c'est sûrement *le Duc*. Voulez-vous que je le gronde d'être arrivé si tard? Vous verrez un homme bien embarrassé. Il est tout-à-

fait plaisant quand il croit m'avoir
donné de l'humeur.

C É L I E.

Hélas! *Marquise*, que vous êtes
heureuse! La seule félicité qui puisse
me rester au monde, est le spectacle
de la vôtre. Puisse-t'elle être aussi
durable que vous le méritez!

[*Elle pleure.*]

LA MARQUISE.

Sçavez-vous bien qu'il va croire
que c'est sa présence qui vous afflige;
& qu'il se flattoit de vous retrouver
plus raisonnable?

SCÈNE II.

Les mêmes, LE DUC DE
CLERVAL, LA TOUR
annonçant M. le Duc de Clerval.

CÉLIE.

AH! Qu'il entre. *La Tour*, qu'on
dise là-bas que je ne veux absolu-
ment voir personne de la journée;
& que le Suisse le retienne bien;
entendez-vous?

LA TOUR.

Oui, Madame. Mais cet ordre
fera, je crois, fort inutile; & à
l'heure qu'il est, Madame n'a pas de
visite à craindre.

CÉLIE.

A l'heure qu'il est!

LA TOUR.

Oui, Madame, à cause du temps qu'il fait.

CÉLIE.

Que vous êtes impatientans, vous autres, avec vos raisons! Les importuns ne marchent-ils point par tous les temps?

[*Le Duc entre.*]

Ah! Bon soir, *mon cher Duc*.
Que vous vous êtes fait attendre!
Se peut-il que vous sçachiez à quel point votre présence m'est nécessaire; & que vous ayez la barbarie de m'en priver!

LE DUC.

Je ne croyois en vérité pas, *ma chere Célie*, que mon absence durerait si long-temps; sur-tout, étant parti, sûr de l'agrément de ma Char-

B iij

ge: mais j'avois à traiter avec le Ministre de choses particulieres; & puis une promotion qui est venue tout d'un coup sur le tapis, m'a arrêté encore. Je voulois finir mes affaires, sçavoir si, par hasard, je n'étois pas oublié dans la promotion; & tout cela m'a arrêté jusqu'à cette après-dîné. Enfin, j'ai tout terminé; & vous voyez à-la-fois, en ma personne, un des.... de Sa Majesté, & un Lieutenant général de ses armées. Ne vous paroiss-je pas bien vénérable?

[Il salue la Marquise, & lui baise fort tendrement la main.]

LA MARQUISE.

Nous vous faisons sur tant d'heur & de gloire, nos très-sincères complimens; mais, sans y mettre d'humeur, il me semble que vous

auriez pû venir les recevoir plutôt.

LE DUC.

Puisque je ne l'ai pas fait , cela ne doit point vous paroître vraisemblable. Premièrement , il falloit que je remerciâsse

LA MARQUISE.

Ah ! Sans doute ! Vous avez dit au Roi , de fort belles choses. Pourriez-vous retrouver quelques traits de votre harangue ? Je crois que cela étoit lumineux.

LE DUC.

Mais il n'en faut pas moins attendre l'instant de se montrer ; j'avois , de plus , à prêter serment ; & je n'ai pas , comme de raison , été maître d'en prescrire l'heure.

LA MARQUISE.

Je ne vous attendois qu'aujourd'hui

B iiij

d'hui : mais je m'étois flattée que vous viendriez dîner avec nous ; & je suis très-sérieusement piquée que vous ne l'ayez pas fait. Vous vous êtes donc bien amusé à *Versailles* ?

LE DUC.

Beaucoup, assurément. Ce n'est pourtant pas la multiplicité des plaisirs que j'y goûtois, qui m'y a retenu : j'en étois même parti d'assez bonne heure pour être ici au moins deux heures plutôt ; mais le temps est si détestable, & le pavé si mauvais, que mes chevaux se sont abattus vingt fois ; & que j'ai crû tout autant, que je serois forcé de coucher en route.

LA MARQUISE.

Ah oui ! Voilà de belles excuses !

CÉLIE.

Mais, *Duc*, ne voudriez-vous rien prendre ?

LE DUC.

Je vous rends graces , Madame.
 J'aurois dîné par pure complaisance,
 si je fûsse arrivé chez vous à temps
 pour cela; & je m'en trouverai mieux
 de ne l'avoir pas fait. Seulement,
*pour vous faire plaisir, j'approcherai
 du feu.*

CÉLIE.

En effet ! il doit être gelé;

LE DUC.

Ah parbleu ! Toutes les pelisses
 du monde ne garantiroient pas du
 froid qu'il fait aujourd'hui : il est tel
 que je ne crois point, la fameuse &
 terrible nuit de la retraite de Prague,
 en avoir effuyé un plus vif. Mais ne
 passons-nous pas ensemble le reste
 de la journée?

B v. ici

LA MARQUISE.

C'étoit mon intention ce matin ;
mais j'ai tant d'envie de vous punir...

LE DUC.

Eh ! Quand je ne vous aurois vûe
que d'un quart-d'heure plus tard ,
eussé-je même , en cette occasion ,
autant de tort que j'en ai peu , ne me
trouveriez - vous pas suffisamment
puni ?

LA MARQUISE *en lui tendant
la main.*

Oui , Duc ; & trop même de la
peur.

CÉLIE.

Ah ! *M. de Clerval* , n'auriez-vous
pas en chemin rencontré *M. d'Alin-*
teüil ?

LE DUC.

D'Alinteüil ! Non. Est-ce qu'il est
ici ?

C É L I E.

Oui ; d'hier au soir seulement.

L E D U C.

Parbleu ! Tant pis pour lui. Et il est allé à *Versailles* comme cela, tout légèrement ?

C É L I E.

Assurément ! Et pourquoi donc pas ? Il ne m'a point dit qu'il lui fût défendu d'y paroître.

L E D U C.

Ah ! Ce n'est point cela : mais c'est que *Madame de Valfy* n'a point du tout l'air de l'y attendre.

C É L I E.

Bon ! Vous verrez qu'il aura oublié de l'instruire de son retour ?

L E D U C.

Mon Dieu ! Je ne doute point du tout qu'il ne l'en ait informée ; mais

B v j

elle pourroit , malgré cela , ne l'en
pas attendre davantage.

C É L I E.

Vous me feriez mourir ! Expli-
quez-vous. Qu'est-ce que cela veut
dire ?

L E D U C.

Eh bien ! Madame , puisqu'il faut
parler sans détour ; c'est qu'il court
le risque du monde le plus grand
de ne la pas retrouver absolument
telle qu'il l'a laissée.

C É L I E.

Ah ! C'est une calomnie bien
atroce , & bien du pays d'où vous
venez.

L E D U C.

Ma foi , Madame , j'ignore si c'est
comme vous le dites , une calomnie
du pays : en tout cas , j'y en ai quel-

quefois entendu dans lesquelles la vraisemblance n'étoit pas tout-à-fait si ménagée.

C É L I E.

Cela m'outré de fureur ! Une femme, qui l'adore ! qui, de notoriété publique, ne vit que pour lui !

L E D U C.

Mais, Madame, est-ce que depuis que vous existez, vous n'avez jamais vû la notoriété aller de côté & d'autre ?

L A M A R Q U I S E.

Qui lui donne-t-on ?

L E D U C.

Rien autre chose que le petit *Frécourt*.

C É L I E.

Un enfant ! Cela peut-il s'imaginer ! Que peut-elle attendre de cela ?

LE DUC.

Comme c'est un calcul qu'elle n'a pas eu la bonté de faire avec moi, c'est ce que j'ignore; mais ce qui doit vous tranquilliser pour elle, c'est qu'elle a trop d'usage de ces sortes d'affaires, pour qu'elle eût pris *Frécourt*, si elle eût crû, en s'arrangeant avec lui, en faire une si mauvaise.

CÉLIE.

Je n'en reviens pas! Un enfant!

LE DUC.

C'est, peut-être, pour se délasser des hommes faits.

CÉLIE.

Si ce que vous me dites est vrai, je plains bien ce pauvre *d'Alinteüil*! Il sera encore plus désespéré que surpris.

LE DUC.

Oh! Pour vrai, rien ne l'est davantage, ni mieux constaté. Je les ai vûs ensemble; & c'est à qui des deux s'affichera avec le moins de ménagement: mais est-ce que d'Alinteüil comptoit sur elle à un certain point? Cela ne se peut pas!

LA MARQUISE.

Pardonnez-moi: le moyen qu'il pût faire autrement? C'étoit, de la part de *Madame de Valsy*, le coup de foudre le plus marqué qu'on eût jamais vû.

LE DUC.

Ah! C'est autre chose: Je n'ignore pas qu'elle y est sujette; & quand ce seroit un mal de famille, je n'en serois pas bien étonné: il y a des races si malheureuses!

B vj

LA MARQUISE.

Mais, ce petit *Frécourt* avoit quel-
qu'un, ce me semble ?

LE DUC.

Oui; une certaine *Madame de Sprée*:
cette grande, grande femme, qui
n'a affaire nulle part, & que l'on
trouve par tout; & avec qui *Frécourt*
avoit tout-à-fait l'air d'une mouche
qui se feroit établie sur un colosse.
Eh mais! Parbleu! d'*Alinteüil* n'a
qu'à la prendre, lui; elle ne cherche
qu'un vangeur; & j'ai vû même le
moment qu'elle alloit présenter un
placet pourqu'on lui en fournît un.

LA MARQUISE.

L'idée est, assurément! ingénieuse;
mais si *Monsieur d'Alinteüil* est si dé-
sespéré de l'inconstance de *Madame*
de Valsy, il n'a qu'à regarder son

aventure, avec *Frécourt*, comme une distraction ; & l'attendre au réveil. Ou je me trompe fort, ou cela ne fera pas bien long.

LE DUC.

Il y a toute apparence ; de plus quand elle voudroit que cela durât, l'enfant ne le voudroit pas, lui ; car il est convaincu qu'on ne sçauroit avoir avec les femmes, de trop mauvais procédés ; & en conséquence d'une opinion si raisonnable, il en a déjà perdu deux. Ah ! C'est une jolie créature ! Sans principes, sans mœurs, méchant déjà comme un aspic, ne disant pas un mot de vrai. Son éducation n'a sûrement pas été perdue : aussi étoit-il en main de maître.

LA MARQUISE.

Ah! Laissons, pour ce qu'ils font; vous ces gens-là. Dites-moi, un peu, je vous prie, Monsieur de Clerval; vous avez vû là-bas la *petite Duchesse*; sçauriez-vous pourquoi je n'en sçau-rois obtenir un mot de réponse?

LE DUC.

Ah! Parbleu! Oui, Madame; vous écrire! Elle est vraiment bien en état de cela!

LA MARQUISE.

Ah! Mon Dieu! Vous me faites trembler! Que lui est-il donc arrivé? Seroit-elle malade?

LE DUC.

Rassurez-vous, Marquise; elle n'en mourra point, à ce qu'on croit, du moins: c'est que, tout uniment, *Plessac* l'a quittée; & qu'elle en est

d'une défolation incroyable.

LA MARQUISE.

Plessac l'a quittée ! Ne plaisantez, vous pas ?

LE DUC.

On ne peut pas moins.

LA MARQUISE.

Plessac l'a quittée ! Voilà encore un plaisant animal, pour se donner les airs d'être inconstant ! Cela lui va bien ! Et qui a-t-il pris, lui ? Car encore faut-il bien qu'il ait pris quelqu'un.

LE DUC.

La grosse Comtesse, seulement ; & l'on peut dire qu'à tous égards, ce n'est pas prendre si peu de chose.

CÉLIE.

Mais, il faut donc que la tête lui ait tourné, d'aller quitter une femme

charmante pour une En vérité!
Vous êtes aussi trop incompréhensi-
bles!

C É L I E.

La grosse Comtesse est donc bien
fière! Eh! a-t-elle aussi quitté quel-
qu'un pour prendre *Plessac*? Etoit-
elle, par hasard, en état de faire un
sacrifice?

L E D U C.

Oh! Oui; elle avoit depuis douze
ou quinze jours, un *M. des R. . . .*
la plus belle créature du Conseil,
qui, dit-on, ne revient pas d'éton-
nement de la fragilité des honneurs
& des plaisirs de la Cour. On m'a
dit encore, qu'il avoit eu l'intention
de proposer à *la Petite*, d'unir leurs
douleurs & leurs cœurs; mais que
quelqu'un qui la connoît, & qu'il a

a consulté là-dessus, lui a conseillé de n'en rien faire. Le pauvre homme en est donc réduit à sécher dans les feux & dans les larmes ! Et pour qui ?

LA MARQUISE.

Tout ce qui se passe dans le monde, est, en vérité, bien ridicule ! Eh ! Pourquoi ne revient-elle pas ici ? Elle n'a, actuellement, rien à faire à la Cour.

LE DUC.

Pardonnez-moi, Madame, elle y est couchée, poussant les hauts cris, & n'y voulant voir que fort peu de monde.

LA MARQUISE.

Quelque peu qu'elle y en puisse voir, elle n'y en voit encore que trop. Le beau spectacle qu'elle y donne !

C'est un pays où l'on est bien compatissant, & sur-tout à des malheurs de l'espèce du sien, pour s'obstiner, comme elle fait, à y rester. Il faut qu'elle soit folle ! Je lui écrirai demain, que je veux absolument qu'elle revienne ici. Est-ce-là tout ce qui est arrivé en inconstances ?

LE DUC.

Ce sont, du moins, les seules marquées, & dont on parle.

LA MARQUISE.

Mais, ce n'est pas trop en huit jours.

LE DUC.

En effet, j'ai vû des semaines qui rendoient davantage. Ma foi ! on a bien raison de le dire ; tout déperit.



SCENE III.

Les mêmes, LA TOUR.

LA TOUR à la Marquise:

MADAME, voilà une lettre pour vous, de Madame la Maréchale: celui de ses gens qui l'a apportée, en attend la réponse.

LA MARQUISE:

De ma mere! Voyons. (*Après avoir lû.*) C'est une de ses femmes qui m'écrit de sa part, qu'elle se trouve plus mal, & qu'elle me demande. Cela change furieusement ma marche. La Tour, je vous prie, dites que je parts; & faites avertir mes Porteurs.

(*La Tour sort.*)

LE DUC.

Cela arrive bien mal-à-propos!
Il y a mille ans que je ne vous ai
vûe.

LA MARQUISE.

Je ne sens pas moins vivement que
vous-même cette contradiction ;
mais vous seriez, avec justice, le
premier à me blâmer, si je manquois
à un devoir aussi sacré que l'est le
devoir qui m'appelle : & quand je
serois, par mon inclination, moins
portée à le remplir, je le ferois, ne
fût-ce que pour me conserver votre
estime. Adieu, ma chere *Célie* ; je
vous le laisse ; c'est à regret que je
vous quitte : mais vous voyez bien
vous-même que je ne puis faire au-
rement.

LE

LE DUC.

Quand vous reverrai-je donc ?

LA MARQUISE.

Ce soir , peut-être. Ma mere, comme vous sçavez, est accoutumée à se croire plus malade qu'elle ne l'est. Il se peut donc que ce qui me paroît lui causer les plus vives allarmes, soit assez peu de chose. Si je suis assez heureuse pour ne m'y pas tromper, je pourrai rentrer chez moi de bonne heure ; mais, je m'arrête ici trop long-temps. Adieu ; à tantôt ; je m'en flatte, du moins.

CÉLIE.

Adieu, *Marquise*. Je vous verrai demain, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

Oui, si cela m'est possible.

C

Avec la permission de *Célie*, Madame, je vais vous conduire à votre chaise.

CÉLIE.

Je ne doute pas qu'après avoir été si long-temps sans la voir, vous n'avez plus d'une chose à lui dire: j'en ai, de mon côté, quelqueune à faire; & vous m'obligerez, *Duc*, de ne vous pas gêner.

(Ils passent dans une autre pièce.)



SCENE IV.

LA MARQUISE , LE DUC.

LE DUC.

PARbleu! J'ai donné là dans un beau piège , moi!

LA MARQUISE.

Dans lequel, donc?

LE DUC.

Quoi! N'avez-vous pas entendu le maudit ordre qu'elle a donné pour sa porte? Et vous encore, qui me condamnez à passer ici la journée sans vous!

LA MARQUISE.

Ce n'est pas moi; mais les circonstances, qui vous y condamnent. Au reste, le grand malheur que de pas-

C ij

fer quelques heures tête à tête avec une jolie femme, & d'être sûr qu'on ne fera pas interrompu !

LE DUC.

Et qu'on parlera toujours de la même chose. J'aimois ce malheureux *Prévanes*, assurément ; & je crois l'avoir prouvé : mais pourtant, elle me fera mourir d'ennui, si c'est lui qui fait toujours le fond de l'entretien.

LA MARQUISE.

Prévanes ! Qui est cet homme-là ?

LE DUC.

Vous me confondez par cette question.

LA MARQUISE.

Hélas ! *Célie* pourroit vous la faire ; & avec bien plus de sincérité que moi.

LE DUC.

Cela seroit-il possible ?

LA MARQUISE.

Eh ! Pourquoi pas ?

LE DUC.

Ah ! Quelle horreur !

LA MARQUISE.

Celles de ce genre-là sont si communes !

LE DUC.

Quoi ! Ce même homme qu'elle
 devoit éternellement pleurer , ou ,
 du moins , n'oublier jamais ; à qui
 elle doit tant ! du souvenir de qui , il
 n'y a encore que huit jours , elle pa-
 roissoit si remplie ; & dont elle vou-
 loit qu'on ne fût pas moins occupé
 qu'elle-même , est pour jamais anéan-
 ti dans son cœur !

C iij

LA MARQUISE.

A parler sérieusement, j'ai tout sujet de croire que ce que vous avez le plus à craindre, n'est pas qu'on vous en entretienne trop long-temps; à moins, cependant, que vous ne fassiez l'étourderie de lui en parler le premier: car en ce cas, il est certain que, quelque épuisé que soit pour elle ce sujet, elle le traitera avec une étendue à vous désespérer.

LE DUC.

Qui! Moi! Ah parbleu! je vous réponds de ne lui en pas plus parler, que si je ne l'eusse jamais connu: mais vous verrez que, malgré cela, je serai assez malheureux pour qu'elle m'en assassine.

LA MARQUISE.

Eh non! vous dis-je; nous avons

dîné tête à tête : malgré son prétendu dégoût pour la nourriture ; & cet estomac rebelle qui , selon elle , ne veut plus rien digérer , elle a mangé beaucoup mieux que moi , qui faisois diette depuis vingt-quatre heures. Après , nous avons eu ensemble une fort longue conversation , laquelle , par parenthese , auroit pû faire présumer à quelqu'un qui l'auroit entendue , que l'une de nous deux ne méritoit pas d'avoir un Amant ; mais non qu'elle en eût un à regretter : & le pauvre *Prévanes* , en effet , n'y a , je crois , été nommé qu'une seule fois : encore a-ce été par hasard.

LE DUC.

De bonne foi ! vous croyez qu'elle ne le pleure plus ?

C iij

LA MARQUISE.

Ce seroit, peut-être, un peu trop dire ; mais , du moins , je doute qu'elle le pleure encore long-temps , & que même , aujourd'hui , elle ne pût se passer de donner des larmes à sa mémoire. Ce n'est pas , cependant , que , si ma conjecture est juste , ce ne soit bien malgré elle , que cela lui arrive. Elle aimoit *Prévanes* ; mais c'étoit à sa maniere ; & elle a , par malheur pour elle , une de ces ames qui , quelque desir qu'elles eussent que le sentiment prît sur elles plus d'empire , ne peuvent jamais s'affecter qu'à un certain point , & pour qui , sur-tout , la douleur est un fardeau insupportable. Aussi , ne voudrois-je pas répondre que , forcée de paroître devant nous , amis

intimes de son malheureux Amant ;
 & confidens de leur tendresse , aussi
 affligée qu'elle sent qu'elle devoit
 l'être , notre présence ne lui fût
 à présent , plus à charge qu'agréable,
 ou nécessaire.

LE DUC.

En ce cas , pourquoi vouloir que
 nous soyons sans cesse auprès d'elle ?
 A quoi peut lui servir cette fausseté ?

LA MARQUISE.

A tâcher de nous imposer sur l'état
 de son cœur, & sur la honteuse facilité
 avec laquelle elle s'est consolée de
Prévanes : car, dans le fond , il ne
 se peut pas qu'elle ne s'en trouve
 intérieurement fort dégradée. Plus
 de certaines douleurs sont décidées
 honorables , plus aussi l'on doit ca-
 cher que l'on est incapable de les

soutenir long-temps : elle tâche donc de masquer l'âme qu'elle a, de celle qu'il seroit beau d'avoir ; & c'est précisément, ce qui fait qu'elle ne veut montrer à personne, & moins encore à nous, qu'à qui que ce puisse être, la sienne telle qu'elle est.

LE DUC.

Mais, croyez-vous qu'elle se console de *Prévanes* au point d'en prendre un autre ?

LA MARQUISE.

Je n'en sçais rien ; mais quand cela arriveroit, je n'en serois pas bien surprise : elle n'est pas morte.

LE DUC.

Ah ! Cela seroit affreux, après ce qu'il a fait pour elle !

LA MARQUISE.

Affreux, j'en conviens ; fort ordi-

naire pourtant. Ce n'est pas sa faute, à elle, s'il a gagné une fluxion de poitrine en la veillant dans la maladie dont il a pensé mourir, & s'il en est mort; elle l'a pleuré: si ce n'étoit pas tout ce qu'elle lui devoit, c'étoit, du moins, tout ce qu'elle pouvoit faire pour lui. Eh! qui sçait, en cas qu'il en fût revenu, s'il ne l'auroit pas trouvée encore plus ingrate? Nous ne récompensons jamais les sacrifices que l'on nous fait, que quand nous sommes dignes qu'on nous en fasse. *Célie*, charmante par la figure, avec de l'esprit, ne pensant, peut-être, point dans le fond absolument mal, n'en est cependant pas plus faite par son excessive légèreté, pour s'attacher un honnête homme; & ce n'est pas d'aujourd-

d'hui que je vous le dis :

LE DUC.

Ah ! Ce n'est pas , non plus , d'aujourd'hui que je la connois.

LA MARQUISE.

Ah ! ah ! Est-ce qu'elle auroit eu des vûes sur vous ?

LE DUC.

Je l'ignore : & cela vous prouve que je n'ai pas eu lieu de le croire.

LA MARQUISE.

Cela m'étonne , pour le moins ; autant de votre part que de la sienne.

LE DUC.

Vous avez raison : il est , au premier coup d'œil , assez singulier que nous n'ayons pas eu de fantaisie l'un pour l'autre. Je crois que ce qui en est cause , c'est que depuis que nous sommes tous deux dans le monde ,

nous ne nous sommes jamais vûs quē respectivement occupés.

LA MARQUISE.

Bon ! Vous êtes bien gens , tous deux , à tenir à ce que vous faites , au point qu'il ne vous naisse pas de caprices.

LE DUC.

Et puis , je ne sçais pas , elle ne m'a jamais plû.

LA MARQUISE.

Cela est encore fort extraordinaire , par exemple : car j'ai vû des femmes qui n'étoient assurément faites d'aucune façon pour entrer en comparaison avec elle , non-seulement trouver grace devant vos yeux , mais même vous déranger un peu la tête.

LE DUC.

Aussi, puis-je plus aisément vous dire qu'elle ne m'a jamais plû, que fonder en raison mon indifférence pour elle. D'ailleurs, quand j'aurois pensé différemment sur son compte, depuis l'instant heureux qui m'a pour jamais uni à vous, je crois que mes prétentions sur elle auroient été fort inutiles. Elle est trop votre amie pour pouvoir penser à un homme qui jouit du bonheur de vous plaire.

LA MARQUISE.

Mon amie ! Pouvez-vous penser que l'amitié puisse jamais unir deux caractères aussi différens que le sont les nôtres ? La parenté a commencé notre liaison; *Célie* l'a continuée plus par nécessité que par goût ; moi, je ne l'ai point rompue, pour ne pas

achever de la perdre dans l'esprit de sa mere qui , l'estimant déjà bien peu , auroit pris cette rupture pour une confirmation des bruits qui ont été jusques à elle; & eût indubitablement fait un éclat. Nos liens n'ont donc , comme vous voyez , rien qui dût la gêner à un certain point , si sa fantaisie se tournoit de votre côté : mais elle m'aimeroit , & le plus tendrement du monde , que , si elle vous trouvoit à son gré , ce ne seroit point du tout pour elle , une raison de ne se pas satisfaire. Elle a donné des preuves qu'elle ne se contraint qu'à un certain point sur ces sortes de choses ; & , dans le fond , elle pense sur cela comme tant d'autres

LE DUC.

Sçavez-vous qui je crois qu'elle

prendroit , si cela pouvoit s'arranger
avec vous ?

LA MARQUISE.

Qui ? *Monsieur d'Alinteüil* ? Vous
vous trompez ; elle l'a déjà eu.

LE DUC.

Je ne l'ignore , ni ne puis l'igno-
rer ; car c'est lui qui me l'a dit : &
de plus , il m'a prouvé par les lettres
mêmes de *Célie* , qu'il me disoit exac-
tement vrai.

LA MARQUISE.

Par lequel des deux , leur affaire
a-t-elle fini ? Je n'ai pas trop suivi
cela : est-ce par lui ?

LE DUC.

Mon Dieu ! Non ; c'est elle qui
l'a quitté pour *Manfelles* ; & je l'en
ai vû même furieusement piqué.

LA MARQUISE:

Il avoit tort : c'étoit-là un de ces cas où rien ne doit consoler du malheur que l'on éprouve, comme le successeur qu'on a.

LE DUC.

Vous avez raison : c'est dommage que dans ces circonstances-là, on commence par crier ; & que la réflexion n'arrive jamais qu'après la sottise. Au reste, d'*Alinteüil* est devenu son ami ; & c'est ce qui me feroit penser que, désœuvrés comme ils le sont tous deux, ils pourroient être tentés de se reprendre.

LA MARQUISE.

Se peut-il qu'avec l'usage que vous avez des femmes de ce caractère, vous ignoriez qu'il est communément aussi difficile de s'en faire re;

prendre, qu'il a été aisé de les avoir?

LE DUC.

Ce n'est pourtant pas que dans un engagement elles ayent épuisé leur cœur?

LA MARQUISE.

Non, sans doute; mais si c'est la curiosité qui le leur a fait former, au bout d'un certain temps, elle est usée, & usée à ne jamais renaître: si c'est le caprice, il est passé; est-ce la vanité? elle est satisfaite. Par où voulez-vous donc qu'on les ren-
gage?

LE DUC.

Voilà des raisons auxquelles il me semble qu'on ne sçauroit rien opposer.

LA MARQUISE.

A l'égard de *Célie*, si elle prend,

ou (pour parler plus juste) quand elle prendra quelqu'un , voulez-vous parier , en supposant qu'il n'y mette point d'obstacles , que ce sera Monsieur de Bourville ?

LE DUC.

Ah ! Parbleu ! J'en serois comblé de joie : il est fort aimable , & mon ami. Mais sur quoi jugez-vous que ce sera lui ?

LA MARQUISE.

Sur ce qu'à un souper qu'il fit avec elle , peu de jours avant qu'elle tombât malade , elle en fut si frappée , que , sans tout ce qui est arrivé depuis , nous lui aurions , peut-être , vû quitter *Prévanes* aussi légèrement qu'elle en a déjà quitté quelques autres : j'ai , du moins , eu de quoi le craindre.

LE DUC.

Elle n'auroit pas tardé à en être punie : car si, par les agrémens, elle a de quoi tenter *Bourville*, elle n'a sûrement pas, dans le caractère, de quoi le fixer. Je sçais, de plus, qu'il est actuellement fort amoureux d'un autre.

LA MARQUISE.

Mais vous sçavez aussi, je crois, que cela n'empêche rien ; & que le sentiment le plus tendre, vous laisse toujours de quoi avoir une fantaisie.

LE DUC.

Aussi, ne douté - je point que quand il auroit vû *Célie*, avec plus d'indifférence

LA MARQUISE.

Est-ce que l'impression a été respective ?

Mais, oui : c'est-à-dire, qu'il s'est fort bien apperçû des vûes qu'elle avoit sur lui ; & qu'il ne s'éloignoit pas d'y répondre : & je le crois encore dans les mêmes dispositions : pour la garder , ce pourroit bien être une autre affaire.

LA MARQUISE.

C'est ce qui me feroit desirer que celle-là ne s'engageât pas : elle a déjà fait , en ce genre , tant de choses ridicules !... Mais, adieu ; laissez-moi partir : passez chez moi tantôt ; j'y ferai, selon toute apparence , rentrée long-temps avant que vous puissiez y arriver ; mais je vous y attendrai sans humeur , parce que je sens bien que , de la façon dont les choses se sont arrangées , vous ne sçauriez ,

aussi-tôt que vous le voudriez, quitter *Célie*.

LE DUC.

Ah! De grace, *Marquise*, encore un moment.

LA MARQUISE.

Oh! Pas seulement une minute: l'état de ma mere m'inquiète; & d'ailleurs il seroit ridicule que vous laissâssiez *Célie* seule plus longtemps.

LE DUC.

Adieu donc, *Marquise*, puisqu'il le faut: mais, en vérité! pour les gens qui s'aiment, les bienséances & les devoirs sont de bien terribles choses!

(Il la conduit à sa chaise, & rentre dans le cabinet de *Célie*.)

Comme il y a des Lecteurs qui prennent garde à tout , il pourroit s'en trouver qui seroient surpris , le temps étant annoncé si froid , de ne voir jamais mettre de bois au feu ; & qui se plaindroient , avec raison , de ce manque de vraisemblance dans un point si important. Pour prévenir donc une critique si bien fondée , on est obligé de dire , que pendant l'entretien de la Marquise & du Duc, Célie a sonné , & que c'étoit pour qu'on racommodât son feu. L'Éditeur de ce Dialogue s'étant , à cet égard , mis hors de toute querelle , se flatte qu'on voudra bien le dispenser de revenir sur cette intéressante observation.



SCENE V.

CÉLIE, LE DUC.

LE DUC.

JE vous demande pardon, *Madame*, de vous avoir fait attendre si long-temps. J'ai, peut-être; abusé de la permission que vous aviez bien voulu m'accorder: mais; ainsi que vous l'avez remarqué vous-même, j'avois plus d'une chose à lui dire; & il y avoit huit mortels jours que je ne l'avois vûe.

CÉLIE.

Aussi suis-je plus fâchée que je ne pourrois vous l'exprimer, de l'accident qui l'empêche de rester avec nous: mais ce n'est pas-là le premier
tour

tour que Madame sa mere me jouë.

LE DUC.

Ni à moi non plus, je vous jure :
encore ne m'est-il pas permis de
m'en plaindre.

CÉLIE.

Quelle femme ! Et que je vous
trouve heureux de lui plaire !

LE DUC.

Ah ! Que je sens bien aussi tout
mon bonheur !

CÉLIE.

De combien de vertus elle est
douée ! Et qu'elle y réunit de char-
mes ! Que de douceur & de sûreté
dans le commerce ! Que de ten-
dresse & de vérité dans le cœur !
On peut bien dire qu'elle est née
pour l'honneur de son sexe.

D

LE DUC;

Je ne dirai pas , puisque vous éxistez , qu'elle est la seule au monde, qui pense comme elle fait; mais, dûssé-je en fâcher beaucoup , je ne craindrai pas d'affurer qu'il y en a bien peu qui lui ressemblent.

CÉLIE.

Cela veut dire simplement que vous en connoissez peu; car, sans prétendre attaquer le mérite de la Marquise;& même lui rendant justice plus que personne , je crois pouvoir affurer qu'il y a plus de femmes estimables que vous n'avez l'air de le penser; mais il falloit que vous véçûssiez avec celle-là , pour vouloir bien en paroître persuadé.

LE DUC.

Oserois-je bien , Madame, vous

demander ce que je gagnerois à
avoir cette mauvaife foi?

C É L I E.

Mais, fans compter le reste, ce
feroit toujours une excuse de plus
aux mauvais procédés.

L E D U C.

Ceux d'entre nous qui s'en per-
mettent, s'embarrassent ordinaire-
ment assez peu s'ils peuvent, ou
non, les justifier; & c'est une sorte
de perfidie dont les autres n'ont pas
besoin.

C É L I E.

Vous croyiez donc, vous, avant
que de vous lier avec la Marquise,
qu'il y a des femmes que l'on peut
estimer?

L E D U C.

Oui, je le pensois: c'étoit, je

D ij

J'avoûe, un peu gratuitement, parce que mon malheur ne m'avoit pas jusques-là permis d'en rencontrer ; mais je ne m'en croyois pas pour cela, plus en droit de présumer que toutes les femmes ressemblassent à celles avec qui j'avois vécu.

C É L I E.

Quoi ! Pas même une exception en faveur de *Madame d'Olbray* ?

L E D U C.

Madame d'Olbray ! Je n'ai jamais connu cette femme-là, moi.

C É L I E.

J'aurois juré que si : mais, pour vous être aussi inconnu que vous le dites, ce nom-là vous étonne singulièrement.

L E D U C.

Il est vrai que je ne m'attendois

pas à vous l'entendre prononcer ,
& sur-tout à propos de moi. Me
feroit-il, au reste, permis de vous
demander qui est la charitable
personne qui vous a dit que j'ai été
bien avec elle ?

C É L I E.

Qu'importe qui me l'ait dit ? Cela
est-il vrai ?

L E D U C.

Hélas ! Mon Dieu, oui : mais
entre nous, s'entend ; car j'en suis
encore si honteux, que je ne sçau-
rois me résoudre à en convenir avec
tout le monde.

C É L I E.

Votre répugnance sur cela me
paroît assez bien fondée. Cette fem-
me est affreuse ! Mais se peut-il qu'elle
ait jamais été bien ?

D iij

LE DUC.

Ma foi ! J'ai ouï dire que non à ma grand-mere : ç'a toujours été, selon elle, un masque de doguin, bien ignoble.

CÉLIE.

Mais, autant qu'on peut en juger aujourd'hui, elle doit n'avoir pas été absolument mal coupée.

LE DUC.

A l'égard de la coupe, je ne sçavois pas dans ce temps-là ce que c'étoit : elle me disoit qu'elle étoit charmante ; & je le croyois : car que faire ? Quand alors j'aurois eu beaucoup d'objets de comparaison, à l'âge que j'avois, on jouït toujours plus qu'on ne discute.

CÉLIE.

Fûtes-vous bien long-temps à

vous arranger avec elle ?

LE DUC.

Non ; parce qu'elle eut le bon esprit de ne pas laisser cela dépendre de moi ; elle devina mon amour , que je n'en étois pas bien sûr encore ; & elle fit fort bien : je serois mort de ma flamme , plutôt que d'oser l'en instruire.

C É L I E.

Il y avoit bien du respect dans ce procédé-là : mais quelque précieux que lui dût être l'aveu de votre tendresse , il y a apparence que ce n'étoit pas tout ce qu'elle exigeoit de vous ; & , avec un homme assez timide pour ne pas oser dire qu'il aime , une femme doit être bien embarrassée pour amener quelque chose de plus intéressant.

D i i i j

LE DUC.

Ah ! Madame , l'indécence d'un côté , & de l'autre la nature , arrangent si bien & si promptement les choses , que l'on se trouve tous deux du même avis , sans pouvoir , le plus souvent , dire ni l'un ni l'autre , comment cela s'est fait.

C É L I E.

Cela fait horreur ! Et vous aimiez cette vilaine femme-là ?

LE DUC.

A la fureur ! Je le croyois , du moins. Eh ! Pourquoi donc pas ?

C É L I E.

Quoi ! Une femme qui se livroit d'une façon si affreuse !

LE DUC.

Qu'est-ce que cela me faisoit , à moi ? Il étoit tout simple que ma re-

connoissance fût en parité du besoin que j'avois qu'elle se rendît : comme, d'ailleurs, je croyois qu'elle n'avoit jamais aimé que moi ; & que j'imaginois que d'un premier sentiment, il doit résulter de fort grandes choses, il ne me paroissoit point du tout surprenant qu'elle m'eût fait grace des préliminaires.

C É L I E.

Quoi ! Vous croyiez véritablement que vous étiez le premier objet de *Madame d'Olbray* ?

L E D U C.

Oui : il me sembloit, à la vérité, qu'elle m'avoit passablement attendu ; mais elle ne m'en étoit que plus chère.

C É L I E.

Je n'aurois jamais imaginé qu'en

D. V.

aucun temps de votre vie ; vous eûssiez été si dupe : cela me paroît incroyable !

LE DUC.

Et pourtant on ne peut pas plus vrai : j'étois né avec une simplicité singulière.

CÉLIE.

Si cela est vrai, *Monsieur le Duc* ; vous me permettez de vous dire que vous en avez furieusement rabattu.

LE DUC.

Cela n'est point douteux, & ne sçauroit l'être : mais vous, *Madame*, qui avez tant de peine à concevoir que j'aye pû me croire la première passion de *Madame d'Olbray*, avez-vous apporté dans le monde, une crédulité moins grande, que celle dont vous me plaisantez ici ; & n'y

avez-vous pas été exposée aux mêmes méprises ?

C É L I E *en soupirant.*

Grand Dieu ! Si je l'ai été !

L E D U C.

Ce soupir paroît être , en vous , l'effet d'un désagréable souvenir : est-ce que véritablement vous y avez été attrapée ?

C É L I E.

Quelle question ! Et comment pouvez-vous me la faire , vous qui vivez avec moi depuis si long-temps ?

L E D U C.

Cela est vrai ; je suis dans mon tort : mais comme je ne sçavois pas si vous consentiez à paroître vous souvenir de ces premiers événemens de votre vie , j'ai crû que rien ne pouvoit me dispenser de l'égard de

D vj

paroître moi-même les ignorer. Puis-
 que vous permettez qu'on vous en
 parle, je crois que loin d'être sur-
 prise aujourd'hui d'avoir été trom-
 pée dans votre premier choix, vous
 ne le feriez que de n'avoir pas eu à
 vous en plaindre; &, entre nous,
 l'objet qu'il avoit, ne vous en pro-
 mettoit pas plus de bonheur, qu'en
 effet, vous n'y en avez rencontré.

C É L I E.

J'en conviens; mais je ne le sça-
 vois pas.

L E D U C.

Quoi! Vous supposiez que Mon-
 sieur de *Norsan* pouvoit être fidèle;
 ou fixé?

C É L I E.

Si, avant même que je l'aimâsse;
 je ne croyois pas tout ce qu'on me

disoit de sa perfidie, jugez, quand il eut sçû me plaie, combien j'en rabattis encore.

LE DUC.

On vous avoit donc déjà parlé de lui ?

CÉLIE.

Trop : & je puis, sans me tromper, je crois, compter pour une des causes qui me perdirent, l'affectation que l'on eut de ne chercher à m'effrayer que de cet homme-là. En paroissant le regarder comme le seul qui pût être dangereux pour mon cœur, on me força à n'occuper que de lui mon imagination qui, d'elle-même, peut-être, se seroit fait un autre objet, ou ne s'en seroit point fait du tout. On ne pouvoit point me parler de l'excès de son inconstance.

rance, & du nombre infini de femmes qu'il en avoit rendu victimes, sans, en même-temps, m'apprendre qu'il avoit sçû leur plaire; & quoi-qu'on cherchât à lui donner à mes yeux tous les vices, tous les défauts, & tous les ridicules possibles, on ne put m'empêcher de croire que, pour toucher si universellement, il falloit qu'il eût de grands charmes. Cette idée que je cachois avec soin; mais qui ne m'en obsédoit que plus, me donna, de le voir, le desir le plus ardent; desir dont, malheureusement, le mari qu'on me choisît, n'avoit pas de quoi me distraire; & qui, s'il n'étoit pas de l'amour, pouvoit, du moins, facilement m'y conduire.

LE DUC.

Et vous avez raison: l'on n'occupe

pas long-temps l'imagination d'une femme, sans aller jusques à son cœur; ou, du moins, sans que, par les effets, cela ne revienne au même.

C É L I E.

J'ai bien sensiblement éprouvé la vérité de ce que vous dites-là ! A peine me vis-je ma maîtresse, que mon premier soin fut de chercher ce même homme qu'on m'avoit tant recommandé d'éviter ; & cette recherche qui n'avoit alors d'autre principe qu'une folle curiosité, fut, de ma part, poussée si loin, & avec si peu de ménagement ! Je parlois de lui si souvent ! & avec tant de chaleur & d'imprudence ! que mes desirs & mes discours, lui revenant de tous côtés, il me chercha à son tour, beaucoup moins, comme de-

puis je n'en ai pû douter , dans le
 dessein de m'inspirer pour lui des
 dispositions favorables , que pour
 profiter de celles dans lesquelles il
 avoit lieu de me croire déjà. Nous
 nous rencontrâmes donc bien-tost :
 & , quoique sa figure me parût aimable ,
 je trouvai ce superbe vainqueur
 si différent du portrait que je m'en
 étois offert , que l'impression que
 j'en reçûs , en fut beaucoup moins
 vive : car enfin , ce n'étoit pas-là le
 phantôme à qui je m'étois déjà ren-
 due. D'ailleurs , la sorte de légéreté
 que lui donnerent auprès de moi les
 espérances qu'il avoit conçûes ; &
 qu'il ne sçut , ou ne voulut pas me
 dissimuler , me blessa. Je sentis dans
 l'instant , à quel point , pour qu'il osât
 l'avoir avec moi , il falloit que je me

fût commise ; & , sans doute parce que ce sentiment retardoit le progrès du mien , je lui fçûs en même-temps mauvais gré de me le faire sentir. Je ne fçais s'il s'en apperçut ; mais je le vis chercher à me ramener à lui peu à peu , par des façons moins légères. Cette différence ne m'échappa pas ; comme je ne doute point aujourd'hui , qu'il ne lût beaucoup mieux que moi dans mon cœur , il remarqua , & peut-être même avant que je m'en crûsse frappée , toute l'impression qu'elle produisoit sur moi. Sans me louer , il parut enchanté de ma figure ; affecta des distractions ; montra de l'inquiétude ; & n'oublia rien , enfin , de tout ce qui pouvoit me forcer à me dire , que si la crainte de me commettre , nel'eût

pas retenu , il ne m'auroit prouvé
que par les plus tendres transports,
à quel point il me trouvoit aimable.

L E D U C.

Tous ces stratagêmes , à vous parler
naturellement , étoient un peu
usés ; & je doute , par conséquent ,
qu'ils produisissent aujourd'hui sur
vous , l'effet qu'ils y firent alors :
car , sans doute , vous ne man-
quâtes pas de croire qu'il vous
adoroit ?

C É L I E.

Mais , non : à ce qu'il me semble ,
ce ne fut pas cela que je pensai ; loin
même de croire , comme il paroissoit
le desirer , que je l'eusse si vivement
frappé , tout ce qu'on m'en avoit dit
me revint ; & me donna pour lui
une sorte de repoussement qui , loin

de me permettre de fouhaiter de lui
plaire, me le faisoit, au contraire,
regarder comme le malheur le plus
grand qui pût m'arriver jamais.

L E D U C.

J'entends bien ; mais il se pou-
voit que, tout-à-la-fois, vous crai-
gnissiez d'en être aimée ; & que vous
crussiez, pourtant, qu'il vous aimoit.

C É L I E.

A ne vous rien cacher, j'aurois
peine à vous dire tout ce que j'é-
prouvois en ce moment, tant mes
mouvements étoient rapides & con-
fus : mais, autant que je puis aujour-
d'hui me rappeler des faits qu'il
est difficile de retrouver dans sa
mémoire, lorsque le sentiment qui
leur donnoit une sorte d'existence,
est effacé de notre cœur, il me sem-

ble que j'aurois plus désiré qu'il m'aimât, que je ne l'aurois craint, si j'eusse pû lui supposer de la bonne foi : mais, voyez, je vous prie, à quoi, en me le peignant si redoutable, on m'avoit exposée ! Car, pensez-vous que si l'on ne m'eût pas plus parlé de lui, que de tout autre, il m'eût, dès la première vûe, intéressée au point de tant examiner ce qui se passoit dans son ame ?

LE DUC.

Il seroit, à mon sens, assez difficile de déterminer bien précisément la force, ou la foiblesse de l'impression qu'il auroit faite sur vous, s'il vous eût été nouveau à tous égards : peut-être rien ne la balançant, eût-elle été plus forte encore que vous ne l'éprouvâtes : peut-être aussi que,

si vous eussiez ignoré ses succès auprès des femmes , il vous en auroit moins frappée. Je croirois même le dernier, d'autant plus aisément, qu'on a remarqué qu'en général , vous vous défendez avec moins d'avantage , contre un homme en réputation , quel qu'il soit d'ailleurs , que contre l'Amant le plus aimable ; mais qui n'offre point à votre amour propre , l'appas de la célébrité. Eh bien ! *Madame* , comment se passa cette première soirée ?

C É L I E.

Ce qu'il y a d'affreux , c'est que tout conspiroit contre moi : la maîtresse de la maison , quoiqu'une de ses premières victimes , étoit sa complice : ce que je croyois une pure rencontre , étoit une affaire arran-

gée ; & de tous ceux qui se trou-
voient-là , j'étois la seule qui l'igno-
râsse. Tout le monde donc , se faisant
une loi de contribuer à ma perte ; les
femmes , pour avoir une compagne
d'infortune de plus ; les hommes ,
pour s'amuser , on nous fit faire en-
semble une partie de Berland ; & il
ne sçut que trop m'y forcer à donner
à tous ses mouvemens , cette atten-
tion inquiète & intéressée , que je
n'ai jamais vûe être sans danger pour
nous ; & qui , peut-être , est elle-mê-
me le premier symptôme de l'amour.
Enfin , on servit ; & vous jugez aisé-
ment que ce fut près de moi qu'on
le plaça. La conversation commença
par être générale ; & comme il y a
peu d'hommes qui ayent une super-
ficie aussi étendue , & aussi variée que

la sienne , je ne fus pas moins étonnée de la multiplicité de ses connoissances , que de l'agrément qu'il sçavoit répandre sur les matieres qui en font le moins susceptibles ; de la sorte de consistance que les objets les plus frivoles sembloient prendre entre ses mains ; de la facilité singuliere avec laquelle son esprit se plioit à tous les tons ; & comment , le donnant à tout le monde , il paroissoit cependant le recevoir de chacun. La fête n'étant que pour lui ; quand on crut lui avoir laissé le temps d'établir dans mon esprit, une haute idée du sien , l'entretien se partagea : le premier usage qu'il fit de la liberté qu'on nous laissoit d'être un peu plus à nous-mêmes , fut de me parler de son amour ; & , je l'a-

voûie, il m'en parla moins bien, à tous égards, que je ne l'aurois désiré, & que je ne m'y étois attendue.

LE DUC.

Légerement, sans doute ; pour froidement, cela ne lui ressembleroit pas.

CÉLIE.

Peut-être aurois-je été moins blessée de la froideur, ou même du silence, que je ne le fus de l'emportement avec lequel il m'exprima ses desirs ; & qui, tout brûlant qu'il étoit, remplissoit mal les idées que je m'étois faites de l'amour, & du ton dont on doit nous en offrir. On eût dit qu'il cherchoit plus à me corrompre, qu'à me toucher ; & que, sûr d'avoir meilleur marché de mes sens que de mon cœur, ce ne fût qu'à eux

eux

eux seuls qu'il dût s'adresser. En un mot, il ne ménagea, dans les tableaux qu'il me présenta, & dans les expressions dont il se servit, ni ce qu'il devoit à mon âge, & à la décence de mon sexe; ni la pudeur que, quand il auroit pensé de moi le plus mal du monde, il devoit, du moins, paroître me supposer: & je ne pourrois que difficilement vous exprimer à quel point cette façon me révolta; & avec quelle vivacité je sentis tout le mépris qui y étoit renfermé.

LE DUC.

Eh bien! Vous vous trompiez: ce n'étoit pas qu'il pensât de vous plus mal que d'une autre; c'est seulement qu'il n'en pensoit pas mieux. D'ailleurs, en paroissant avoir tant

E

d'égards pour la vertu d'une femme; & en ne l'attaquant qu'avec la crainte apparente qu'elle ne se rende jamais, on l'encourage à en montrer plus qu'elle n'auroit, peut-être, envie d'en avoir; & cela produit des résistances assez longues, où, en s'y prenant comme Monsieur de Norfan faisoit avec vous, la victoire est presque tout près du desir de la remporter. Il est, au reste, tout simple que, quand il est question d'exhorter une femme à se manquer, on aime mieux présenter à son imagination, l'idée des plaisirs qui suivent la faute qu'on veut lui faire faire, que les avantages attachés à la vertu que l'on desire qu'elle n'ait plus.

C É L I E.

Assurément! Cela est tout simple;

mais il me le paroît autant qu'on ne lui présente l'idée de ces mêmes plaisirs, que sous le voile de l'amour & de la délicatesse ; & point avec cette audacieuse licence, beaucoup plus faite, selon moi, pour révolter contre, que pour en inspirer le desir. *L'Amour*, comme dit *La Fontaine*, est nud, mais il n'est pas crotté. Et lorsqu'il se présente aux yeux sous une forme qui l'avilit, on est en droit de le méconnoître.

LE DUC.

Je suis, *Madame*, tout-à-fait de votre avis là - dessus : on a assez échauffé l'imagination, quand on est parvenu à toucher le cœur ; & je tiens que, dans une affaire même de pure galanterie, c'est bien mal entendre ses intérêts, que de ne pas

E ij

chercher à se faire croire respectivement, que les sens & le caprice ne l'ont pas seuls formée ; & au défaut du sentiment , de n'en pas mettre le ton & l'apparence. Les plaisirs gagnent toujours à être annoblis . . . Et Monsieur de *Norsan* s'en tint-il avec vous , aux simples propos ?

C É L I E.

Comment donc ! S'il s'y tint ?

LE D U C.

Eh mais ! C'est qu'il auroit été moins extraordinaire que vous ne pensez , sur-tout , débutant d'une façon si légère , qu'il ne s'y fût pas borné ; & je m'étonne que , l'ayant depuis plus particulièrement connu , vous n'ayez pas senti combien , dans cette première rencontre , il vous avoit ménagée. Il falloit , pour qu'il

fût si retenu , que vous lui imposâ-
siez terriblement. Enfin , quel fut le
fruit d'une si grande retenue ?

C É L I E :

Que , toute indignée que j'étois
d'être attaquée d'une manière , non-
seulement si peu respectueuse , mais
encore si peu tendre ; & malgré la
crainte qu'il m'inspiroit, il sçut, enfin,
faire passer dans mon cœur le poison
dont il en avoit infecté tant d'autres.

L E D U C.

Quoi ! Vous lui dîtes que vous
l'aimiez ?

C É L I E.

Non , pas absolument ; mais cela
n'empêcha pas que , de ce même soir,
il n'eût de quoi croire que je l'ai-
mois.

E iij

LE DUC.

Si ce fut sur le simple aveu que je vois que vous lui en fîtes, qu'il voulut bien se croire aimé, vous lui inspiriez de la confiance, à beaucoup meilleur compte que toutes celles qui vous avoient précédée.

CÉLIE.

D'aveu ! Je ne lui en fis point.

LE DUC.

Vous lui donnâtes donc des équivalens qui le satisfirent, qui lui formèrent une sorte de certitude ? Car enfin, il avoit besoin de quelque chose qui le tranquillisât.

CÉLIE.

Quant à la parfaite certitude, il ne l'eut que quelques jours après.

LE DUC,

Quelques jours après, seulement !

Ce ne fut donc pas lui qui vous remena ?

C É L I E.

Assurément, non, ce ne fut pas lui : perdez-vous le sens de croire que, dans la position où j'étois alors, cela fût possible ? Nous ne fortîmes même pas ensemble ; mais je ne fçais : il falloit que, d'avance, & dans la supposition du succès, il eût corrompu mes gens. Mes flambeaux, par une nuit la plus calme du monde, quoique fort obscure, s'éteignirent tout d'un coup : mon Cocher, que cet accident sembloit autoriser à se tromper sur sa route, me mena par des rües aussi désertes que détournées : au bout d'une de ces rües, mon carosse arrêta. Monsieur de Nor-san qui, sans que j'en sçûsse rien,

E iij

m'attendoit, se lança dedans impétueusement, s'y plaça malgré moi; & supposant obtenu, l'aveu qui seul auroit pû justifier son audace, il n'y auroit rien eu que je n'eusse eu à en craindre, si, voyant que ma résistance, toute sérieuse qu'elle étoit, ne lui imposoit pas plus que la menace que je lui faisois de crier, je n'eusse, en effet, poussé des cris qui, quoique fort étouffés par tout ce qu'il faisoit pour les empêcher de percer, l'obligèrent enfin de discontinuer ses entreprises. Je ne vous dirai point quelles furent les excuses qu'il m'en fit; je ne voulus ni en admettre, ni en écouter aucune; & le forçai, enfin, de me quitter, très-déterminée, quoi qu'il pût faire, à ne le revoir de ma vie.

LE DUC.

Vous en direz ce que vous voudrez, *Madame* ; mais, avec votre permission, il falloit que (& vraisemblablement sans vous en douter) vous vous fussiez cruellement commise, pour que, malgré sa témérité naturelle, il osât tant !

CÉLIE.

Que voulez-vous ? ... Un homme audacieux au dernier point ... Une femme timide, & qui ne sçait encore la valeur de rien ... La crainte, en voulant les réprimer, de faire éclater certaines entreprises ... L'étonnement qu'on ose, dès la première vûe, en tenter de pareilles ... Le goût qui combat l'indignation ...

LE DUC.

Eh mon Dieu ! Tout cela se com-

E v

prend de reste ; & vous voyez même , que je l'avois deviné : au surplus , vous ne m'en croirez peut-être pas ; mais voilà , j'en suis sûr , la première insolence qui ne lui ait pas réüffi de prime abord.

C É L I E.

Pour moi , je ne conçois pas comment , une seule fois en sa vie ; cela a pû lui réüffir : mais est-ce que c'est une façon dont vous admettiez l'usage , vous ?

L E D U C.

Comme cela : oui , & non : selon les occasions ; encore plus suivant les caracteres. On croit assez généralement , quoiqu'à tort , peut-être ; que rien ne nuit à la vertu comme la surprise ; & il est assez naturel que ceux qui l'imaginent , cherchent

plus à la surprendre qu'à l'avertir. S'il y a des femmes en qui l'étonnement est suivi, ou accompagné de la colere, il y en a aussi en qui il suspend toute faculté; & l'on ne sçauroit, je crois, nier que pour celles-là, une témérité imprévüe, quoique non desirée, ne soit très-dangereuse. Si l'on sçavoit quelle est, sur cela, la façon de penser d'une femme, on ne l'attaqueroit jamais que comme elle a besoin de l'être pour être vaincüe; & les deux sexes y gagneroient également; mais, réduit comme on l'est presque toujours, sur une chose si essentielle, à marcher au hasard, & à en attendre tout, le moyen d'appliquer toujours convenablement la témérité, ou la retenue? On est si exposé à être la

dupe des phyſionomies, & même des réputations ; que, quelque fois, c'eſt à la femme qui en fait le moins de cas ; que l'on préſente un hommage reſpectueux ; & que c'eſt avec celle qu'elle révoltera le plus, que l'on mettra en œuvre l'inſolence : pour moi, comme il arrive aſſez communément qu'on manque une femme par la même voye qui vous en a fait avoir une autre, mon avis eſt, qu'il nous eſt de la dernière importance de n'avoir pas toujours auprès d'elles la même marche.

C É L I E.

Mais celle dont nous parlons eſt affreufe ! Et elle eſt en même-temps la preuve d'un ſi cruel mépris, qu'il me paroît impoſſible qu'elle détermine quelque femme que ce ſoit.

Plaisanterie à part, je suis sur cela totalement de votre avis : il y a, cependant, une chose qui me tient, à cet égard, un peu en suspens : c'est que s'il n'y a pas une femme qui ne parle de l'impertinence comme vous, il n'y a, en même-temps, pas d'homme, (j'entends de ceux qui sont, ou se disent dans l'usage de l'employer) qui ne soutiennent qu'ils s'en sont toujours très-bien trouvé. De cette différence d'opinion sur la même chose, j'inférerois donc, ou que les uns ne disent pas combien de fois cette façon de notifier à une femme l'impression qu'elle fait sur nous, s'ils s'en sont indistinctement servi avec toutes, leur a manqué; ou que, quoique toutes

paroissent également la réprouver ;
il faut pourtant qu'il s'en trouve à
qui elle impose, non-seulement plus
qu'elles ne disent, mais encore plus
qu'elles ne voudroient.

C É L I E.

Plus qu'elles ne voudroient ! Quel
conte !

LE D U C.

Mais sans doute : s'il y a au monde,
quelque chose de bien prouvé,
c'est qu'il y a des instans où, quelque
peu disposée que, par la nature ou
par ses principes, une femme soit à
se laisser subjuguier par la témérité,
elle peut prendre beaucoup sur elle :
& si cela est, comme quelques exem-
ples nous le prouvent, vous convien-
drez que c'est le plus involontaire-
ment du monde, qu'elle admet une

chose qui n'est pas moins contre sa constitution, que contraire à ses maximes. Il est tout aussi certain qu'il y a d'autres momens où la femme qui, par toutes sortes de raisons, doit regarder l'insolence, moins comme une insulte faite à sa façon de penser; que comme un hommage rendu à ses charmes, aura, contre son usage; plus de disposition à la punir qu'à la récompenser. Avec la première, on a saisi le moment; avec la seconde; on l'a manqué: & en bonne physique, on n'auroit dû ni craindre l'un, ni se flatter de l'autre.

C É L I E.

Qu'est-ce que le moment; & comment le définissez-vous? Car j'avoüe de bonne foi, que je ne vous entends pas.

LE DUC.

Une certaine disposition des sens
aussi imprévûe qu'elle est involon-
taire, qu'une femme peut voiler;
mais qui, si elle est apperçûe, ou
sentie par quelqu'un qui ait intérêt
d'en profiter, la met dans le danger
du monde le plus grand d'être un
peu plus complaisante qu'elle ne
croyoit ni devoir, ni pouvoir l'être.

CÉLIE.

Vous en direz ce que vous vou-
drez; jamais vous ne me ferez croire
au succès des insolents.

LE DUC.

Cela est fâcheux à dire pour les
mœurs: mais il est cependant vrai
qu'ils remportent des victoires.

CÉLIE.

En tout cas, elles sont bien peu
flatteuses.

LE DUC.

J'en conviens ; mais aussi ne mettons-nous pas tout en amour propre ; il y auroit , quelquefois , trop à perdre pour nous.

C É L I E.

Ah oui ! Pour vous en sçavoir tant de gré , cette façon de penser vous procure de belles conquêtes !

LE DUC.

Comme le plaisir n'est pas toujours à la fuite de la gloire , il est tout simple que la gloire ne marche pas toujours à la fuite du plaisir. Hélas ! Nous serions trop heureux de pouvoir les accorder sans cesse !

C É L I E.

Et c'est , cependant , ce que vous cherchez le moins , en général , s'entend : cet accord si doux du plaisir

& de la gloire, est, par exemple, ce qui paroît tenter le moins Monsieur de Norfan.

LE DUC.

Quelquefois, par hafard; mais je lui ai vû des conquêtes qui, certainement, réunissoient tout ce qui peut flatter; & vous en êtes une preuve.

CÉLIE.

Cela se peut; mais vous l'avez aussi vû courir après des *espèces* qui n'auroient pas seulement mérité les attentions du moins délicat de ses valets-de-chambre.

LE DUC.

Vous le jugiez ainsi.

CÉLIE.

Je le jugeois comme tout le public, qui n'étoit ni moins surpris,

ni moins scandalisé que moi-même ;
des choix que, quelquefois, on lui
voyoit faire.

LE DUC.

On est souvent étonné, à la guerre,
de voir un grand Général, s'amuser
à prendre des bicoques, parce qu'on
ignore ses projets, & par conséquent,
le prix qu'il attache à des conquêtes
qui paroissent si peu faites pour le
tenter. Il en est de même de Mon-
sieur de *Norsan* : on ne voit que ce
qu'il fait ; mais on n'en pénètre pas
les motifs. On le juge pourtant.
Mais puisque nous voilà retombés
sur lui, dites-moi, s'il vous plaît,
comment, de l'excès d'indignation,
très-méritée assurément, où il vous
avoit laissée, il put vous ramener
aux sentimens qu'il vous avoit inspi-

rés ? Ce n'est , peut-être , pas ce qu'il y a de moins curieux dans votre histoire.

C É L I E.

Je l'aimois ; & vous le connoissez. Je fus d'abord assiégée de lettres de sa part ; & ne pouvois porter la main sur quoi que ce fût , qui n'en renfermât , ou n'en couvrît une : il m'en descendoit jusques par la cheminée ! Tous mes gens (je n'en excepte même pas un vieux Suisse que l'on m'avoit donné comme le Suisse du monde le plus incorruptible) étoient à lui. Persuadée , à ce que je lui voyois faire , que si je sortois , il ne manqueroit pas de s'attacher indécemment à tous mes pas , sur le spécieux prétexte d'une indisposition , je me renfermai chez moi ;

mais je n'y fus pas plus en sûreté contre sa personne, que je ne l'avois été contre ses lettres. Malgré l'opiniâtre silence dont je les avois payées, & qui devoit naturellement lui laisser si peu d'espoir; une nuit que je venois de me coucher, je le vis paroître inopinément devant moi sous un habit de Grifon; &, ce qu'après ce qui s'étoit passé entre nous deux, vous allez trouver bien plus singulier encore, c'est que ce ne fut qu'à une violence nouvelle, & fort supérieure à la première, que je le reconnus parfaitement.

L E D U C.

C'est que vous verrez qu'il est persuadé qu'il en est de l'insolence comme de la piquûre du scorpion: eut-il tort de l'avoir crû?

CÉLIE.

Il l'eût eu, sans doute, si c'eût été dans une autre position qu'il m'eût surprise; mais seule avec lui, (car enfin c'étoit l'être, que de n'avoir autour de moi, que des valets qui lui étoient vendus;) l'état où j'étois.... la surprise.... l'effroi....

LE DUC.

L'amour....

CÉLIE.

L'amour? Non; ou s'il entra pour quelque chose dans sa victoire, ce fut ce, qu'au milieu de tant de mouvemens divers, je crus distinguer le moins.

LE DUC.

Et ce qui, cependant, combattoit pour lui, beaucoup plus que vous ne croyiez. Ma foi! Si l'on

vouloit considérer, de sang froid ;
 combien de choses s'arment contre
 la vertu d'une femme, on seroit
 plus étonné de ce qu'elle peut se dé-
 fendre quelque temps, qu'on n'est ordi-
 nairement scandalisé de la promp-
 titude avec laquelle, quelquefois,
 elle paroît céder la victoire.

C É L I E.

Ce que vous dites-là est bien vrai !
 Mais ce n'en est pas moins une ré-
 flexion, que les hommes, & Mon-
 sieur de *Norsan* tout le premier, ne
 se présentent guères.

L E D U C.

Bon ! Lui ! Est-ce qu'il croit à la
 vertu ? Il a, sur cela, les idées d'un
 vrai réprouvé.

C É L I E.

Ce qu'il y a de certain, c'est

que ce qu'il m'en croyoit, ne l'effrayoit guères.

LE DUC.

Oh ça ! *Madame*, convenez pourtant qu'il fit bien de ne vous pas attaquer par les formes ordinaires.

CÉLIE

Je ne vois pas, à vous dire le vrai, pourquoi vous trouvez qu'il faisoit si bien d'en agir avec moi si légèrement, ou, pour parler plus juste, avec une insolence qui n'a jamais eu d'exemple.

LE DUC.

Oh ! Pour des exemples, elle en a tant que vous en seriez confondue ; & croyez que ce n'est pas sans raison que les anciens ont dit qu'il vaut toujours mieux mettre une femme dans le cas d'avoir à se plaindre hautement

tement de trop de témérité ; que d'avoir, en secret, à vous reprocher del'avoir trop respectée.

C É L I E.

Voilà , pour les anciens , de bien étranges maximes !

L E D U C.

Ce qui me feroit pourtant croire qu'elles sont plus fondées en raison que vous ne pensez , c'est que moi , personnellement , je n'ai jamais employé le respect , que je n'aye eu à m'en repentir. Ce n'est point qu'en ce cas-là, on ne m'ait toujours dit que j'étois charmant ; & qu'on ne m'ait même promis des récompenses fort au-dessus de ce que je sacrifiois : mais , soit que dans ces circonstances-là , une femme soit toujours blessée intérieurement des égards qu'on

F

a pour sa vertu ; soit par d'autres raisons que j'ignore, on ne m'en a pas, dans le fond, scû plus de gré ; & plus par mon imbécile retenue, j'ai perdu d'occasions que, depuis, je n'ai pû retrouver, plus je suis convaincu que si *Monsieur de Norfan* vous eût respectée autant que vous croyiez avoir envie de l'être, il n'auroit jamais triomphé de vos préjugés contre lui ; ou que, du moins, vous lui auriez fait acheter bien cher sa victoire.

C É L I E.

— Tout cela est possible ; mais, du moins, il n'auroit pas eu à se reprocher de l'avoir remportée par de mauvaises voyes.

LE D U C.

— Je ne suis pas, comme vous scâ-

vez, ni plus impertinent, ni moins délicat qu'un autre: mais j'avoüe que je préférerai toujours le remord d'avoir acquis une femme, comme vous dites, par de mauvaises voyes, au regret de l'avoir manquée par plus de ménagemens qu'à la rigueur elle ne desiroit qu'on en eût pour elle. Ce qui me confirme encore dans cette façon de penser, c'est qu'il n'y en a pas une qui ne pardonne plus aisément une témérité, qui, en la décidant, ne lui en laisse pas moins l'honneur de n'avoir pas formellement consenti, qu'une timidité qui, en la conduisant avec tout le respect possible, mais sans aucune pitié, de concessions en concessions, lui fait essuyer trente fois par jour, & pour de franches mise-

F ij

res , auxquelles , d'elle-même , elle ne prendroit pas garde , la honte de sentir qu'elle se manque , & de se le dire inutilement. Oh ! Je crois que si vous voulez juger cela sans partialité , vous conviendrez que non-seulement le téméraire doit être plus sûr de son succès que le timide ; mais encore , qu'en épargnant à une femme le double désagrément de voir sa vertu l'abandonner , pour ainsi dire , pièce à pièce , & de courir après toutes , il a pour elle , dans le fond , plus d'égards que l'autre n'a l'air d'en avoir.

C É L I E.

Ah ! Vous voulez ressusciter le *perffilage* ! C'est un projet !

LE D U C.

Sans m'amuser à défendre mon

raisonnement , permettez-moi une question : Pardonnâtes - vous , ou non , à Monsieur de *Norsan* , la violence qui vous mit dans ses bras ?

C É L I E .

Affûrément ! Je la lui pardonnai. M'avoit-il laissé d'autre parti à prendre ?

L E D U C .

Et lui auriez-vous pardonné de même (au moins c'est ici le for intérieur que j'interroge) de n'avoir adouci le plus farouche de tous les Suiffes ; de n'avoir transformé des Ramoneurs en Grifons , ou des Grifons en Ramoneurs ; de ne s'être enfin donné des peines inctoyables , que pour y trouver le bénéfice de venir se mettre à genoux au pied de votre lit ; & là , d'une voix la-

F iij

mentable , entrecoupée par les sou-
pirs , étouffée par les sanglots , vous
demander humblement pardon de
l'attentat qu'il avoit commis sur vo-
tre personne , & de l'intention qu'il
avoit eüe de le porter beaucoup plus
loin , si vous lui en eüssiez laissé la
commodité ?

C É L I E .

Pensez-vous que cela eût été si
déplacé ?

L E D U C .

Mais cela ne vous auroit-il point
paru bien ridicule ? Premièrement...

C É L I E .

Oh ! Ne rebattons pas , je vous
prie , ce point-là plus long-temps :
vous êtes si déraisonnable sur ce
chapitre ; & vous & moi voyons les
choses si différemment , que ce seroit

entre nous deux , matiere à une
discuffion éternelle. Tout ce que je
puis vous dire à cet égard , c'est que
vous vous trompez beaucoup, fi vous
croyez que l'empotement ait sur
moi plus de droit que la tendresse.

LE DUC.

Je ne crois pas avoir à me défen-
dre d'une pareille imputation.

CÉLIE.

De grace , encore une fois , laif-
sons cela : abstraction faite de toute
autre chofe , vous avez trop d'efprit
pour ne pas fentir que je ne puis trou-
ver du plaifir à me rappeler l'idée
du plus perfide de tous les hommes ,
ni à être ramenée au fouvenir de ce
que j'ai eu le malheur de lui facrifier.

LE DUC.

Eh bien ! Je puis vous dire une

F iij

chose ; parce que , de vous à moi , je la crois exempte du soupçon de flatterie : c'est qu'à quelque point que je connûsse la façon de penser de Monsieur de Norfan , je ne doutai pas , quand je le vis s'attacher à vous , que vous ne fiffiez ce que mille avant vous n'avoient pû faire ; qu'en un mot , vous ne le fixâssiez. Aussi ne pourrois je vous exprimer combien je fus étonné quand je vis qu'il vous avoit quittée , & le peu de temps qu'il vous resta.

C É L I E.

Oh ! Pour cela , il est vrai que , si vous en exceptez cette premiere fougue , qui ne prouve pas plus pour nos charmes , que pour vos sentimens , il n'a pas tenu à lui que je restâsse très-convaincüe que je n'a-

vois en moi , d'aucune façon , rien
qui pût m'attacher un honnête hom-
me.

LE DUC.

Je vais , peut-être , vous parler
avec trop de franchise ; mais il est
fûr que si l'idée , aussi injuste que
cruelle , que sa prompte désertion
vous avoit laissée de vous-même , a
pû contribuer pour quelque chose a
vous faire prendre Monsieur de Clé-
mes après lui , son inconstance a eu
pour vous de bien désagréables
suites.

CÉLIE *en rougissant.*

M. de Clêmes !

LE DUC.

Au moins , je vous prie de croire
que je ne vous le donne que d'après
son autorité ; il m'a dit qu'il avoit eu

E v

le bonheur de vous plaire ; mais comme c'est un de ces faits qui, quand ils ne sont pas véritables, sont fort agréables à supposer, je ne serois pas surpris que, vrai ou non, il eût cherché à s'en faire honneur ; & si vous vous rendiez justice, vous le trouveriez aussi simple que moi-même.

C É L I E.

Si je puis lui reprocher de l'avoir dit, je ne puis, malheureusement pour moi, l'accuser de s'en être vanté sans raison.

L E D U C.

Quoi ! *Madame* ! Il est réel qu'il vous a plû ! Je vous avoue que, pour me le faire croire, il ne me falloit pas moins que votre aveu même. Eh ! Comment est-il possible que

vous avez donné à Monsieur de *Norsan* un pareil successeur ! Car ; du côté de la figure , nous n'avons rien de plus médiocre ; & quoiqu'on ne puisse équitablement lui refuser de l'esprit , il n'en est pas moins vrai que ce qu'il en a , est bien éloigné d'être aimable. C'est une prétention ! Un bavardage ! Un travers dans les idées , qui ne ressemblent à rien , & dont je suis confondu que vous n'avez pas été affectée aussi désagréablement que j'ai vû tout le monde l'être.

C É L I E.

Mais , il n'est pas absolument dénué de graces ; & dans le tête à tête (où vous sçavez qu'on a toujours moins de prétentions) son esprit n'a point , en vérité ! tous les ridicules

F vj

que vous lui donnez , & que je cou-
viens qu'il a , quand il veut briller.

L E D U C.

Par malheur pour lui , si mon suf-
frage , à cet égard , lui pouvoit être
de quelque chose , je ne l'ai jamais
vû que voulant se faire écouter ; &
ayant même l'air d'être convaincu
qu'il n'y a personne qu'on doive en-
tendre avec tant de plaisir : pour
les graces , j'ai peine à comprendre
que , venant de vivre dans la der-
niere intimité avec l'homme de son
siécle qui en a le plus , & de plus
à lui ; les graces gauches , mauffa-
des , & forcées de Monsieur de Clé-
mes , ayent pû faire sur vous quel-
qu'impression.

C É L I E.

Je n'ai pas , aujourd'hui , moins

de peine que vous à le comprendre :
 Le dépit , apparemment , ce vuide
 affreux qui succède à une passion , &
 si pénible pour quelqu'un qui vient
 d'en goûter les charmes : son affidui-
 té ; sa patience ; l'ennui du désœu-
 vrement ; un desir mal raisonné de
 vengeance En vérité ! moi-mê-
 me je n'y conçois rien.

LE DUC.

S'il n'est point fort ordinaire de
 ne pouvoir, dans ce cas-là, se rendre
 compte de ses motifs, cela n'est pas
 non plus sans exemple ; & je connois
 même personnellement plus d'une
 femme à qui il est arrivé, comme à
 vous, de prendre un engagement
 sans avoir jamais pû depuis, avec
 quelque soin qu'elle s'examinâssent

là-dessus , se dire ce qui les y avoit déterminées.

C É L I E .

Sans raisonner sur cela davantage, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'étoit pas vraisemblable que je prisse jamais cet homme-là.

L E D U C .

Pour sçavoir ce qu'en ce genre-là; fait, ou peut faire une femme, ce n'est pas toujours dans le vraisemblable qu'il faut le chercher.

C É L I E .

Croiriez-vous bien une chose ? C'est que née sensible, & adorée de Monsieur de Clêmes ; moi, ne croyant pas, à la vérité, que je l'aimasse ; mais en ayant beaucoup d'envie (vous concevez par conséquent, tout ce que ce desir, & les sens mê-

mes devoient produire) jamais ; malgré ses efforts & les miens , il n'a pû parvenir à me rendre seulement l'idée de ce que j'avois éprouvé avec son prédécesseur.

LE DUC.

Quoi ! Pas même ce dédommagement ?

C É L I E.

Pas même : cela est-il imaginable ?

LE DUC.

A la rigueur , oui : l'amour qu'on veut avoir , ne vaut jamais l'amour qu'on a ; & puis , à dire la vérité , Monsieur de Clêmes , tout de suite après Monsieur de Norfan ; fans intermédiaire qui eût un peu affoibli les idées que ce dernier vous avoit laissées ! Monsieur de Clêmes est si gourmé ! Il devoit être si empêtré

dans son bonheur ! si gauche dans ses caresses ! mettre tant de pédanterie dans ses transports mêmes ! ... Ma foi ! *Madame*, à tous égards, vous aviez fait-là un terrible choix ! Heureusement pour vous, les circonstances l'excusoient ; & plus heureusement encore, cela n'a duré que le temps que doit durer une affaire de dépit. Un mois de plus, vous vous donniez un ridicule que rien n'auroit pû effacer.

C É L I E.

Ce ne fut, cependant, pas cette considération, toute importante qu'elle est, qui me le fit quitter ; mais ce même homme qui m'avoit d'abord paru encore plus étonné de son bonheur, que ceux qui l'avoient compris le moins, trouva bien-tôt que je n'a-

vois fait , tout au plus , que lui rendre justice ; & cette présomption si déplacée , m'éclairant sur ses ridicules , me força bien tôt aussi à me faire honte de mon choix. D'ailleurs ; il est , comme vous l'avez remarqué très-bien , sec , pédant & gourmé ; & il a de tout cela , plus encore dans l'esprit que dans la figure : il possède ; de plus , le très-incommode ridicule d'aimer à régner & à dicter des loix ; moi , j'abhorre la domination ; sur-tout quand elle est passive. Tout cela joint à la certitude que chaque jour me donnoit que , non-seulement je ne l'aimois pas ; mais encore que , quelque chose que lui & moi pussions faire , je ne l'aimerois jamais davantage , fit qu'enfin , je me déterminai à rompre avec lui ; & en effet , je

remarquai, contre mon attente, que cela avoit très-bien pris dans le monde.

LE DUC.

Au mieux! *Madame*; je puis vous le certifier, moi; cela y prit même si bien que, pour peu que cela eût été d'usage, on se seroit fait écrire à votre porte; & que le premier nom que vous auriez trouvé sur votre liste, auroit, certainement, été le mien.

CÉLIE.

Un empressement si vif de votre part, m'auroit d'autant plus étonnée, que j'en aurois dû moins attendre la sorte d'intérêt qu'il auroit paru m'annoncer.

LE DUC.

Je ne vois pas bien comment un

chose si simple , auroit pû vous paraître extraordinaire.

C É L I E.

Mais , pardonnez-moi : vous m'avez vû prendre Monsieur de Clêmes avec tant d'indifférence , que je devois nécessairement en conclure qu'il vous étoit , on ne peut pas plus égal que je le gardasse , ou non ; & que , par conséquent , une démarche de votre part , qui auroit tendu à me faire penser le contraire , m'auroit , avec raison , surprise.

L E D U C.

Pourquoi ? Sans qu'il soit question de ce qu'on appelle l'intérêt du cœur , pour peu qu'on soit ami des gens , on est bien aise de les voir revenir d'une erreur qui leur nuit dans l'opinion publique.

CÉLIE.

Un auffi foible fentiment que celui dont vous parlez, doit, fur tout ce qui arrive aux perfonnes qui ne nous en infpirent pas davantage, laiffer une bien grande indifférence; & vous me forcez de croire que je prenois fur vous beaucoup plus que cela, ou qu'il vous étoit plus égal que vous ne dites, que je reftâffe, ou non, attachée à Monsieur de Clêmes.

LE DUC.

Sans prendre à l'ufage qu'une femme aimable peut faire de fon cœur, le plus vif des intérêts, il ne fe peut, pourtant pas, que l'on reffe indifférent fur cela à un certain point, lorsque l'on a l'honneur d'être de fes amis.

C É L I E.

Oh ! Ce n'est que cela ! J'aurois presque imaginé toute autre chose.

L E D U C.

Quoi ? De l'amour ?

C É L I E.

Non, pas précisément ; mais quelque chose de moins général, & d'un peu plus marqué que ce que vous m'accordiez : cela a ses nuances, comme vous sçavez.

L E D U C.

Oh ! Cela n'étoit pas, non plus, tout-à-fait si général !

C É L I E.

A la rigueur, cela étoit possible ; mais vous ne vous conduisiez point avec moi, s'il vous en souvient, de façon à me le faire croire : car, entre nous, & sans vous en faire de repro-

ches, au moins ! Vous êtes, de tous les hommes qui me virent alors, celui sur qui je parus faire le moins d'impression.

LE DUC.

A vous parler naturellement aussi, je crois que dans le tourbillon où vous étiez, & obsédée d'adorateurs, vous eûtes bien peu le temps de distinguer si je manquois, ou non, dans leur foule.

CÉLIE.

Il faut bien que cela ne soit point, puisque je m'apperçûs que vous ne la grossissiez pas.

LE DUC.

Ce fut, peut-être, à cause de cela seul que vous vous en apperçûtes ?

C É L I E.

Vous me croyez donc bien vaine ?

LE D U C.

Je n'ai pas moi-même assez de vanité pour croire que vous dussiez attacher à mon hommage, un bien grand prix ; mais c'est que, quelquefois, vous voyez plus en ce genre, ce qu'on vous refuse, que ce qu'on vous rend. Quand je dis *vous*, je n'ai pas besoin de vous dire combien c'est en général que je parle. Vous n'ignorez pas, non plus, qu'il y a des positions où, quelque aimable qu'une femme puisse nous paroître, il ne seroit pas convenable de le lui dire sérieusement, parce que l'on courroit le risque de la tromper, ou d'être infidèle ; & qu'un honnête homme ne doit s'exposer ni à l'une,

2107

ni à l'autre de ces deux choses-là : de le lui aller dire à titre de simple fleurette , & sans aucun autre objet , en est une qui m'a toujours paru souverainement ridicule ; & c'est aussi ce que j'ai toujours fait le moins volontiers.

C É L I E .

Cela est plaisant ! Je vous aurois crû moins de scrupules sur la première de ces deux choses-là , & plus de goût pour la seconde ; & si vous vouliez être de bonne foi , vous conviendriez que je n'ai pas tort de croire l'un & l'autre : mais revenons, s'il vous plaît , au point d'où nous sommes partis. A la façon dont vous m'avez parlé au sujet de ma rupture avec Monsieur de Clêmes , il sembleroit que, dans ce temps-là , du moins ,
vous

vous ne me voyiez pas avec toute l'indifférence que , par votre conduite avec moi , je serois en droit de vous supposer : car , n'est-ce pas ce que , si je voulois , je pourrois inférer de l'empressement avec lequel vous vous seriez , dites - vous , fait écrire chez moi , pour peu que cela eût été d'usage ?

LE DUC.

Si ce n'est pas dans la dernière précision , ce que j'ai voulu dire , du moins peut-on , sans leur faire une grande violence , donner à mes paroles ce sens-là.

CÉLIE.

Pour moi , qui ne cherche assurément pas à leur donner la torture , elles ne m'en présentent point d'autre ; & je crois que je ne serois pas

G

la seule qui les interprétât comme
je fais.

LE DUC.

C'est selon le plus ou moins de
besoin qu'on auroit qu'elles le signi-
fiassent ; mais comme vous ne pou-
vez, vous, avoir aucun intérêt à
les expliquer comme vous faites, il
faut que je me sois trompé quand je
les ai crûes sans conséquence.

CÉLIE.

Oh ! N'ayez pas peur : mon inten-
tion n'est point de leur donner une
autre valeur que celle que vous y
attachez vous-même.

LE DUC.

Une crainte de cette espèce, me
donneroit un si grand ridicule, que
je me flatte que vous voudrez bien
ne me la pas supposer.

C É L I E.

Vous devez être d'autant plus tranquile à cet égard, que je ne pourrois vous la croire, sans m'en donner toute la premiere, un très-grand.

L E D U C.

Je ne sçais si c'est parce que je n'ai pas l'honneur d'être femme; mais leurs prétentions me paroissent toujours moins déplacées que les nôtres.

C É L I E.

C'est selon ce que nous sommes: car, à mon gré, ce n'est pas notre féxe, mais nos graces, qui les excusent; & toutes n'en ont pas, comme vous sçavez.

(Ici la conversation tombe une minute, à peu près; & Célie paroît rêver assez profondément. Le Duc, enfin, lui demande ce qui l'occupe si fort.)

G ij

[148]

C É L I E.

Je cherchois à me rappeler quelle femme vous occupoit vous-même ; lorsque Monsieur de Norfan me quitta.

LE D U C.

Tout ce dont je me souviens, c'est que je faisois quelque chose ; mais j'aurois, je l'avoüe, peine à vous dire, tout d'un coup, ce que c'étoit.

C É L I E.

Il falloit que cela ne vous intéressât pas beaucoup, puisque vous en avez si peu conservé la mémoire.

LE D U C.

Affûrement : selon toute apparence, c'étoit quelque fille.

C É L I E.

Et quand je quittai Monsieur de Clêmes ?

LE D U C.

C'étoit quelque chose qui ne valoit pas beaucoup mieux.

C É L I E.

Oserois-je bien , à présent , vous demander pourquoi , lorsque Monsieur *de Norfan* me quitta , vous fentant , de votre aveu même , une sorte de goût pour moi , & ne faisant rien qui vous imposât la loi de le contraindre , vous ne me parlâtes point ; ou pourquoi , quand je quittai Monsieur *de Clêmes* , étant , à fort peu de chose près , dans la même position , vous gardâtes le même silence ?

LE D U C *avec embarras.*

S'il est vrai que dans le temps que Monsieur *de Norfan* vous rendit votre liberté , la mienne n'étoit pas engagée , je n'étois pas non plus ab-

folument libre. Après cette fille dont je vous ai parlé, j'avois, ainsi que cela nous arrive souvent, pris sans l'aimer, une femme qui ne m'aimoit guères davantage. Ses bontés n'avoient point changé mon cœur; mais ses dispositions n'étoient pas restées les mêmes: elle vouloit, à toute force, que je l'aimâsse: c'étoit une fantaisie qui lui étoit venue; en conséquence, elle ne se prêtoit plus avec la même résignation, à mon indifférence pour elle. Vous n'ignorez pas que quoique par elles-mêmes, des chaînes de ce genre ne soient pas faites pour être respectées à un certain point, on ne les rompt pas comme on voudroit, parce qu'on craint, en s'y déroband sans aucune sorte d'égards, d'avoir de trop mauvais

procédés. Cette femme qui connoif-
soit ma façon de penser là-dessus, en
abusoit indécemment. De sorte que
quand, enfin, je me fus déterminé à
rompre avec elle, je trouvai, non-
seulement que vous n'étiez plus li-
bre; mais même que vous aviez pris
l'homme du monde, dont je me
ferois défié le moins.

C É L I E.

Soit : mais quand cela ne fut plus,
vous ne pouvez pas dire, assurément !
que je fîsse rien qui pût vous empê-
cher de me parler, si vous en eûssiez
eu envie ; car je fus plus de six mois
sans vouloir entendre parler de quoi
que ce fût.

L E D U C.

Tant que cela !

C É L I E.

Oui : tout autant : c'étoit , à ce qu'il me semble , vous laisser le temps de vous expliquer.

L E D U C.

Eh mais ! *Madame* , avec votre permission , vous ne m'êtes pas entre de *Clêmes* , & d'*Alinteüil* , un si long intervalle ?

C É L I E en affectant de rire.

Monsieur d'*Alinteüil* ! Voilà une bonne folie ! Est-ce qu'on me l'a donné dans le monde ?

L E D U C.

On a pris cette liberté : est-ce que vous n'en sçaviez rien ?

C É L I E.

En voilà , je vous jure , la première nouvelle : & vous crûtes donc , vous , que je l'avois ?

LE DUC.

Ma foi! oui : sur des choses de ce genre , je crois assez volontiers ce que j'entends dire à tout le monde , sur-tout quand elles paroissent auffi vraisemblables que le paroïsoit celle-là.

CÉLIE.

Me seroit-il permis de vous demander ce qui lui donnoit ce caractère de vraisemblance si frappant ?

LE DUC.

La façon dont vous viviez avec lui.

CÉLIE.

Elle étoit amicale ; j'en conviens.

LE DUC.

Oh ! Oui , fort amicale !

CÉLIE.

C'est qu'au fait , elle n'étoit que

G v

cela ; & que si c'est sur cela seul qu'on me l'a donné, je ne sçais pas comment, pour éviter de pareilles imputations, il faut que nous vivions avec vous. J'ai toujours fait, comme ami, beaucoup de cas de Monsieur d'Alinteüil ; mais ce seroit un des hommes du monde, que je voudrois le moins pour amant ; & je n'ai jamais varié là-dessus une minute.

LE DUC.

Je ne vois pas bien pourquoi ; car il est aisé de faire pis : d'Alinteüil, avec une figure fort agréable ; & beaucoup d'esprit, n'est pas un amant, ni qu'il doive être si difficile de prendre, ni dont on puisse avoir à rougir.

CÉLIE.

Il n'est pas ici question de son

plus ou moins de mérite : je conviens ;
 d'ailleurs , avec vous , qu'on ne sçau-
 roit , de toutes façons , être plus
 aimable ; mais , comme vous sçavez ,
 je crois , on n'aime pas tout ce qui
 paroît digne d'être aimé ; & moins
 je pensois à faire de lui , mon amant ,
 moins je crois aussi m'être conduite
 avec lui , de façon à faire penser qu'il
 le fût ; à moins , pourtant , que les
 plus simples témoignages d'amitié ,
 ne passent , dans l'esprit de certaines
 gens , pour des actes de tête tour-
 née ; & de ces derniers , je ne crois
 pas , quoi que vous disiez , en avoir
 fait pour lui.

LE DUC.

Moi, *Madame* ! Est-ce que je dis
 rien qui doive seulement vous faire
 soupçonner que je cherche à vous en
 accuser ?

G vj

CÉLIE.

Affûrément oui ! Si , comme je le pense , dire à quelqu'un que l'on croit qu'il a fait une chose , est l'accuser de l'avoir faite.

LE DUC.

En tout cas , je n'ai pas été le seul qui l'aye crû ; & l'on en fut même , dans le monde , si persuadé , que tous ceux qui avoient des prétentions sur vous , (& le nombre n'en étoit pas médiocre) les retirèrent , comme convaincus qu'elles leur feroient inutiles ; & assez ordinairement , nous ne prenons point une pareille conviction à si bon marché , quand elle a de quoi bleffer nos sentimens , ou mortifier notre amour propre.

C É L I E.
 Eh ! Vous fûtes , apparemment ;
 du nombre de ceux qui l'eurent , &
 qu'elle effraya ?

L E D U C.

Je ne vois pas bien pourquoi j'en
 aurois été moins épouvanté qu'un
 autre.

C É L I E.
 Si vous y prenez garde , vous
 éludez ma question plus que vous
 n'y répondez.

L E D U C.

Eh ! Oui , *Madame* , je fus de ce
 nombre : quelle raison , encore une
 fois , aurois - je eüe pour n'en être
 pas ?

C É L I E.
 Votre embarras me fait rire ! Mais
 aussi , de quoi vous avisez-vous de

vouloir me faire croire qu'en aucun temps de votre vie, vous ayez pensé à moi, d'une certaine façon, lorsque j'ai, du contraire, toutes les preuves imaginables.

LE DUC.
Toutes ces preuves qui déposent, à ce que vous croyez, si fortement en faveur de votre opinion, se réduisent à mon silence; & ce même silence ne me paroît rien prouver du tout, dans les circonstances où vous, & moi étions alors.

CÉLÈRE.
Je ne sçais pas; mais, d'ordinaire, un homme amoureux, ou qui prévoit seulement qu'il n'est pas impossible qu'il le devienne, ou parle de son sentiment actuel, ou prépare les voyes à son sentiment à venir: il

me semble du moins, qu'en général,
c'est assez votre usage.

LE DUC.

Je l'avoüe, *Madame* ; mais vous
ne devez pas non plus ignorer que,
quelque général que soit un usage,
il n'est pas suivi par tout le monde ;
ou qu'en l'adoptant, chacun d'après
son caractère, le restraint ou le mo-
difie.

CÉLIE.

Si vous avez toujours été de la
même circonspection, vous avez dû
perdre bien des occasions d'être
heureux ; ou vous avez forcées à de
bien défagréables avances, les fem-
mes qui vous distinguoient : car il
feroit injuste de croire qu'il soit éga-
lement commode pour toutes, de
parler les premières ; & indépen-

damment même de la violence qu'on
 a à se faire pour en venir là , c'est
 une démarche dont , quelque aimable
 qu'on puisse être , le succès est si
 peu certain ; & qui , d'ailleurs , ex-
 pose à donner de soi des idées si
 singulieres, qu'il faut nécessairement,
 pour se la permettre , l'amour le plus
 tendre

LE DUC.

Ou une bien grande douceur de
 mœurs.

CÉLIE.

Mais vous , *Duc* , que penseriez-
 vous d'une femme qui , nourrissant
 depuis long-temps dans son cœur ,
 je ne dis pas un sentiment détermi-
 né , mais un penchant tendre , au-
 quel différentes choses des deux
 parts , l'auroient empêchée de se

livrer ; & qui , auffi laffe de le contraindre , que de ne le pas voir pénétrer , l'avoüeroit , enfin , à celui qui l'auroit fait naître ?

LE DUC.

Vous fupposez , fans doute , qu'elle n'auroit exactement rien fait au profit du sentiment qu'elle auroit , & qui eût pû le faire deviner ?

CÉLIE.

Je ne le fupposois pas : mais quand cela feroit ?

LE DUC.

Dans la question que vous me présentez , vous imaginez , apparemment , un homme qui a de l'usage du monde ?

CÉLIE.

Oui , fi vous le voulez : mais quand il n'en auroit pas ?

LE DUC.

C'est que, dans l'un ou l'autre de ces deux cas, l'état de la question ne sera plus du tout le même.

CÉLIE.

Je ne vois point pourquoi, quelque supposition, de ces deux-là, que l'on veuille admettre, l'état de la question en fera si fort changé.

LE DUC.

Mais, pardonnez-moi, *Madame* ; la différence de l'homme qui n'est pas instruit, à l'homme qui l'est, n'est point, à ce dont il s'agit, aussi étrangère que vous le pensez. Dans une très-grande jeunesse, notre inexpérience ne nous permet pas de lire dans le cœur de la femme même qui nous intéresse le plus, ce qui s'y passe pour nous ; & elle peut, sans

risque nous l'apprendre , parce que si ce n'étoit pas l'amour qui reçût sa déclaration , ce seroit le desir ; & que , quand une femme ne nous inspireroit rien , pas même la plus légère curiosité , il suffiroit , pour qu'elle nous en fît naître , ou même pour que nous nous en crûssions fort amoureux , qu'elle nous apprît que nous avons scû lui plaire : mais si c'est un homme que l'usage du monde ait éclairé , qu'elle a pour objet ; & qu'elle ait tâché de le lui faire entendre , je crois qu'elle ne peut , sans hasarder beaucoup , aller plus loin ; parce qu'il est à présumer qu'il veut plus paroître ignorer ce qu'elle sent pour lui , qu'il ne l'ignore en effet ; & qu'un aveu de cette espèce , ne scau-roit être fait avec succès à quelqu'un

qui, en ne voulant pas l'entendre ;
lui en fait, de son indifférence pour
elle, un fort tacite, il est vrai ; mais,
pourtant, on ne peut pas plus mar-
qué.

C É L I E.

Rien, sans doute, n'est mieux
vû que ce que vous me dites ; & c'est
dommage qu'il réponde si peu à ce
que je vous demandois. Ce que je
voulois sçavoir simplement, c'est ce
que vous penseriez, vous, d'une
femme qui se mettroit dans ce cas-là.

L E D U C.

Pour pouvoir répondre de ce que
l'on feroit dans telles ou telles cir-
constances, il faudroit avoir éprouvé
une situation, sinon toute semblable,
du moins, à peu près, pareille ; &
comme il ne m'est point encore arrivé

de recevoir de pareilles déclarations, il me seroit difficile de vous dire affirmativement, de quelle façon je pourrois en être affecté.

C É L I E.

Premierement, je ne crois point, avec votre permission, qu'il soit bien vrai qu'à cet égard, on ne vous ait jamais prévenu de politesse; mais quand cela seroit, je n'en serois pas moins persuadée qu'il y a des choses que, pour décider la sorte de sensation qu'elles pourroient faire sur nous, il n'est pas nécessaire d'avoir éprouvées; & , si je ne me trompe, ce que je vous propose est de ce nombre.

L E D U C *embarrassé.*

Mais . . . pardonnez - moi . . .
D'abord, les circonstances où l'on

peut se trouver , doivent nécessairement influer beaucoup sur le fond de la chose Tel aveu que , dans un certain temps , je recevrois avec transport , peut , dans un autre , ne me pas intéresser. Il peut me plaire dans la bouche d'une femme ; & me blesser dans la bouche d'une autre ; ou , sans faire sur moi une si desagréable impression , me laisser , du moins , sur ses sentimens , dans la plus profonde indifférence. En général , il me semble que , pour cela , nous dépendons beaucoup de notre façon de penser , du plus ou du moins qu'en cet instant , une femme nous paroît sacrifier ; & de nos préjugés sur ces choses-là , qui font , assez ordinairement , la règle & la mesure de notre reconnoissance ; & , comme

en quelque situation que nous puissions nous trouver, nous ne perdons jamais de vûe, à un certain point, les intérêts de notre vanité ; cela dépend encore de la portion d'estime qu'elle s'est acquise, parce qu'il ne seuroit nous être indifférent que le triomphe que nous remportons, ait de quoi flatter ou humilier notre gloire ; & que, peut-être, nous tenons encore plus à cela qu'au plaisir même. Ce n'est pas, cependant, que si elle est extrêmement jolie, ou seulement, qu'elle passe pour telle, qu'en faveur de ses agrémens, ou du bruit qu'elle fait, nous ne lui pardonnions de manquer de décence ; & qu'à fort peu de chose près, nous n'attachions d'abord à notre victoire, le même prix que si elle

est

eût de quoi flatter notre orgueil par sa difficulté. L'embarras, la modestie, la pudeur, ont pour les uns des charmes inexprimables; les autres, moins délicats, ne s'émeuvent qu'autant qu'une femme leur montre moins d'envie d'être aimée que de séduire; & qu'enfin, le cœur est ce qu'elle paroît le moins vouloir toucher. Les uns

C É L I E.

Les uns ! Les autres ! Qu'est-ce, je vous prie, que tout ce long verbiage ? Ce que je veux sçavoir, n'est pas ce qui affecte plus ou moins, en bien ou en mal, tous ces gens-là ; mais ce qui vous affecte, vous, personnellement. Il ne se peut pas que depuis que vous existez, vous ignoriez ce qui, soit par votre constitution,

tion,

tion, soit par votre façon de penser ;
pourroit prendre le plus sur vous ;
& c'est ce que je vous demande inu-
tilement depuis deux heures : vou-
drez-vous bien enfin, me répondre ?

L E D U C.

A l'égard de la façon de penser,
j'en ai une à moi, rien n'est plus sûr ;
mais elle est, comme celle de tous les
hommes du monde, si subordonnée
aux circonstances, qu'il y auroit, à
moi, une sorte de mauvaise foi à
m'en donner une d'après laquelle
j'agisse toujours. Pour ma constitu-
tion, elle est telle, je l'avoüe, que
je ne voudrois pas répondre de moi
bien long-temps, si l'on cherchoit
plus à aller à mes sens qu'à mon
cœur.

H

C É L I E *en souriant.*

C'est-à-dire, qu'avec un peu d'indécence, on auroit bon marché de vous.

L E D U C.

J'en conviens ; je la déteste ; mais elle m'entraîne, pourvû ; cependant, que ce ne soit point de l'amour que l'on me demande ; car, je le répète encore, ce ne feroit pas-là le moyen de m'en donner.

C É L I E.

Jureriez-vous bien de cela ?

L E D U C.

Tout homme sensé, sur-tout quand il est question de choses dans lesquelles le caprice ou le goût peuvent jouer un bien plus grand rôle qu'on ne le pense, ne doit, selon moi, jurer de rien. Tout ce que je sçais

seulement , c'est que si le mépris n'a jamais empêché qu'on ne m'inspirât des desirs, il m'a , jusques ici , du moins , rendu inaccessible à l'amour.

C É L I E.

Que vous méprisâssiez une femme qui , en effet , n'en voudroit qu'à vos sens , je n'ai point de peine à l'imaginer : mais il me semble que vous devriez un sentiment tout contraire à celle qui , vous aimant assez pour braver en votre faveur , tout ce qu'on dit que nous nous devons , ne chercheroit à attaquer vos sens , que dans l'intention d'aller par eux jusques à votre cœur. Vous me direz , peut-être , que cette confiance en ses charmes , pourroit annoncer de sa part un peu trop d'amour propre ; mais quand elle a de quoi le justifier,

H ij

du moins ne peut-on pas légitimement lui en donner un ridicule.

LE D U C.

S'il est vrai, comme on le croit, que l'amour propre nous inspire l'horreur de ce qui peut nous dégrader, ce seroit bien injustement qu'on lui en reprocheroit. A l'égard du ridicule, en méritât-elle, ce n'est pas dans l'instant, ce qu'elle risque le plus, & qui nous frappe davantage : le desir ne discute rien. En supposant toutefois que, du côté des charmes, elle ne pût qu'y gagner, oserois-je bien vous demander pourquoi, de tout ce qu'elle pourroit tenter pour toucher un homme, elle prendroit, de préférence, la voye qui l'exposeroit presque infaillement.

ment à manquer le but qu'elle se propose ?

C É L I E.

De préférence ! Non : je suppose qu'elle ne l'employeroit que parce qu'il ne lui en resteroit pas d'autre ; qu'elle auroit d'abord tâché vainement de se faire entendre ; & qu'enfin , ce seroit une chose moins de choix que de nécessité. Il me semble, de plus , qu'une femme, sûre d'avoir dans le cœur , de quoi justifier une démarche qui ne blesse que des idées, adoptées, peut-être , sans beaucoup d'examen , & dont encore il est à considérer qu'elle a l'amour pour excuse, peut à la faire , risquer moins que vous ne prétendez ; & qu'enfin, un mépris momentanée doit l'effrayer moins que le malheur constant de

H iij

[174]

vivre sans ce qu'elle aime.

LE DUC.

Momentanéé ! Eh ! Qui l'assûre
donc tant qu'il le soit ?

CÉLIE *fort impatientée, &
d'un ton d'aigreur.*

Oh ! Monsieur le Duc ! Vous me
permettez de vous le dire , pour un
homme de votre rang , & qui, d'ail-
leurs, a vécu dans le monde, comme
vous avez fait, vous avez bien les
préjugés les plus gothiques, & les
plus inattendus !

LE DUC.

Peut-être aussi sont-ce des prin-
cipes : chacun, comme vous sçavez,
a sa façon d'envisager les choses :
cependant, il devrait y en avoir . . .

CÉLIE avec excessivement d'humour, & du ton du dédain.

Ah ! de grace , ayez la bonté de ne m'en définir aucune : la Marquise a tantôt parlé là-dessus avec tant d'étendue , que je ne verrois pas avec plaisir revenir sur le tapis ce sujet d'entretien.

LE DUC.

Ne l'y mettons donc pas.

CÉLIE.

C'est dommage , n'est-il pas vrai , que je vous arrête sur cela ? C'étoit, pour le coin du feu , la plus délicieuse conversation !

LE DUC.

Elle pourroit, à mon sens, s'y supporter tout comme une autre.

(Il paroît tomber dans une rêverie

H iij

[176]

assez profonde ; & il garde quelque temps le silence.)

C É L I E.

Pourroit-on , sans troubler trop votre auguste rêverie , vous en demander le sujet ?

L E D U C.

Je considérois en moi-même avec assez de surprise , à quel point le plus ou le moins de faveur qu'ont auprès de nous , les opinions des gens , dépend du plus ou du moins de goût que nous avons pour eux.

C É L I E.

Cela peut être vrai : mais quel rapport peut avoir votre réflexion avec la question présente ?

L E D U C.

Que ce que vous appelez en moi , les préjugés les plus gothiques , &

(pour me rendre ce que votre politesse a bien voulu m'épargner) les plus ridicules, vous paroïssoit dans la bouche de *Prévanes*, des principes que vous n'auriez ni contestés, ni même souffert que l'on contestât.

C É L I E *froidement.*

Monsieur de Prévanes avoit, sans doute, trop d'honneur, pour ne pas admettre tout ce qui peut l'étendre; mais ses principes étoient, ce me semble, un peu moins gourmés, & un peu plus analogues à la nature, que ne le sont les vôtres.

L E D U C.

En vérité! ils étoient exactement les mêmes; mais vous l'aimiez; & vous aviez raison.

(*Ici il prend un air & un ton attendris.*)

H v

Ah! *Madame!* Quelle perte pour vous! Combien il vous adoroit! Combien, même dans ces instans affreux où la nature accablée, nous laisse à peine le sentiment de nous-mêmes, il étoit encore tout rempli de vous! . . . Que je vous plains! Ah! Le malheur que vous venez d'essuyer, est un des coups dont on se sent, & dont on ne peut que s'affliger tout le reste de sa vie!

*CÉLIE sans se laisser gagner par
le ton tragique du Duc;
& avec sécheresse.*

Oui; ou dont on est, pour parler plus juste, long-temps affecté d'une façon bien cruelle, & dont je crois même que l'on ne se console-roit jamais totalement, si la nature nous permettoit, sur quoi que ce

fût, une sensibilité éternelle.

LE DUC.

Pour moi, je suis si convaincu que l'ame ne s'éteint jamais, à un certain point, sur des pertes de ce genre, que quelque vivement que je parusse aimé d'une femme qui auroit été dans la même situation que vous, je regarderois toujours sa tendresse pour moi, beaucoup moins comme un sentiment qu'elle auroit, que comme une distraction qu'elle voudroit se faire.

CÉLIE.

A vous permis d'être injuste; ce ne seroit, peut-être, pas la première fois que vos préjugés vous conduiroient à l'être.

LE DUC.

Quoi! *Madame*, est-ce qu'en pa-

H vj

reil cas , vous n'auriez pas les mêmes craintes ?

C É L I E.

J'avoüe que ce ne feroit point pour moi , une raison de douter du goût que j'inspirerois ; & que, croire qu'un homme feroit devenu incapable d'aimer , parce que la mort l'auroit privé d'une femme à qui il étoit attaché , me sembleroit une chose assez absurde. Ce feroit comme si j'imaginois qu'un amant qui s'offriroit à moi , venant de faire , ou d'effuyer une infidélité , ne pourroit pas m'aimer sérieusement : & chacune de ces craintes feroit , selon moi , assez peu sentée.

L E D U C.

Ainsi donc , cela vous paroîtroit revenir au même ?

C É L I E.

Si ce n'est , pourtant , que je compterois plus sur le sentiment du premier que sur le sentiment de l'autre.

L E D U C.

Cette préférence me confond.

C É L I E.

Voici donc sur quoi je l'appuye. Un infidèle , sans compter qu'il annonce dans le caractère , une légèreté assez faite pour effrayer , peut retrouver ce même objet qu'il abandonne , & ne le pas revoir avec toute l'indifférence qu'il avoit lieu de se supposer pour lui. Les hommes ; quelquefois , croient leur cœur éteint , lorsqu'il n'éprouve dans le fond , qu'une lassitude dont il ne faut qu'un peu de repos pour le res

mettre ; & vous conviendrez qu'avec un homme de qui la maîtresse n'existe plus, on n'a pas à craindre l'inconvénient de ces retours que votre caprice , ou votre vanité ne rendent que trop fréquents. D'ailleurs , celui qui vient d'éprouver une infidélité , peut ne se livrer à un engagement nouveau , que par désœuvrement , par dépit , ou simplement pour montrer à la femme qui le quitte , combien aisément il a pû réparer sa perte ; & être plus occupé de ce dont il ne jouït plus , que de ce qu'il possède. Il me semble donc qu'il vaut mieux n'avoir à triompher que d'un souvenir , très-tendre , à la vérité , mais que la raison nous fait une loi de ne pas entretenir ; & dont même , sans son secours , le temps ne

nous laisseroit , à la fin , que de très-foibles traces , que d'avoir sans cesse à craindre le pouvoir de l'habitude , la tromperie qu'on a pû se faire , le desir de retrouver , & (ce qu'il y a de plus incommode encore) le regret de ce qu'on a perdu.

LE DUC.

De forte donc que vous ne pensez point que la perte de *Prévanès* vous ait séché le cœur au point de ne lui jamais donner de successeur ; ou ne point aimer , autant que vous l'avez aimé lui-même , celui qui lui succédera ?

CÉLIE.

En amitié, comme en amour, vous êtes , assurément , un homme bien étrange ! Ce qu'ordinairement , on cherche avec le plus de soin , c'est

d'écarter du souvenir des pertes qu'ils ont faites, l'esprit de ses amis; & il n'y a, vous, rien que vous ne fassiez pour me ramener au sentiment de la mienne. Si vous prenez ce soin-là pour un service d'ami, vous pourriez bien vous méprendre.

LE DUC.

Il faut toujours que j'aye tort, de façon ou d'autre.

CÉLIE.

Je laisserai tomber cela; je vous en avertis: toute simple qu'en devroit être la discussion, vous ne manqueriez pas d'y trouver matière à un très-long discours; &, soit dit sans vous déplaire, ils ne me plaisent pas autant qu'à vous.

LE DUC.

Ma foi! Vous êtes la seule qui

depuis que j'existe, m'avez pris pour
un raisonneur.

C É L I E.

Si cela est, on est bien loin de
vous rendre justice ; mais, comment
va notre feu ?

L E D U C.

A merveilles.

C É L I E.

Quoi ! Il n'est pas tombé ?

L E D U C.

Il est, au contraire, très-ardent !

C É L I E.

Il faut donc que le froid augmen-
te : je me sens gelée !

L E D U C.

Avec tout l'édredon qui vous
couvre ?

C É L I E *d'un air sec & railleur.*

Oui ; avec, & malgré tout cet

édredon-là , j'ai froid : cela ne se peut-il pas , à la rigueur , sans blesser ni préjugés , ni principes ?

LE DUC.

Ah ! Belle *Célie* , vous prenez de l'humeur !

CÉLIE.

Non : mais c'est que je n'aime point les opinions déraisonnables ; & qu'il peut m'être permis d'être surprise de vous en voir , dont votre propre conduite devoit si peu vous laisser soupçonner !

LE DUC.

La façon de penser d'un homme , est quelquefois si différente de sa façon d'agir , qu'il ne seroit pas toujours bien sûr de juger de l'une par l'autre.

CÉLIE avec un peu d'emportement.

Tout comme il vous plaira, Monsieur de Clerval ; mais je vous jure que si vous avez la fureur de disserter, vous aurez le plaisir de disserter tout seul.

Elle fait un mouvement pour se lever ; il court lui donner la main, & la conduit au fauteuil qu'occupoit la Marquise : elle s'y jette, & s'y place d'une façon tout-à-fait négligée. Quoiqu'elle le boude, ou qu'elle en ait, du moins, toute l'apparence, il croit avoir senti qu'avant que de quitter sa main, elle lui a pressé assez tendrement le bout des doigts : cela le force à rêver, & à la regarder avec une sorte d'émotion & d'intérêt qui, pour n'être ni l'émotion, ni l'intérêt que donne l'amour, tels

qu'ils sont , suffisent au moment. Ce seroit , d'ailleurs , connoître mal les hommes (Monsieur de Clerval fût-il même annoncé aussi fidèle que l'on sçait qu'il l'est peu) que d'imaginer qu'il ait , ainsi qu'il l'a fait , pénétré les vûes de Célie , sans que , malgré son indifférence pour elle , & sa tendresse pour la Marquise , il n'ait pas été , par degrés , disposé à les remplir. Il ne seroit même pas impossible que cette opération se fût faite en lui , sans qu'il en eût eu la preuve complete qu'à l'instant actuel. Souvent le cœur se ferme à l'amour , que les sens ne s'ouvrent pas moins au desir ; & quelquefois même , pour produire sur nous cet effet , une femme a encore moins besoin d'être aimable , que de ne nous pas voiler ses dispositions à notre égard. Si

notre vanité seule suffit pour lui faire remporter le triomphe auquel elle aspire, réunie à l'idée du plaisir, que ne peut-elle pas sur nous ! Célie qui, selon toute apparence, juge sainement de l'état du Duc, le regarde à son tour. Le desir, la témérité, la confusion, se peignent à-la-fois dans ses yeux ; & ces yeux sont beaux. Personne n'ignore, de plus, à quel point une femme s'embellit dans ces momens ; le charme que le desir, & l'attente de la volupté, qui eux-mêmes en sont une, répandent sur toute sa personne & sur tous ses mouvemens ; à quel point la douce langueur où elle paroît plongée, prend sur les sens ; & le désordre où elle les jette. Cependant, le Duc, tout agité que Célie le voit, garde le silence ; & n'a pas l'air moins irrésolu que troublé.

Que faire ? Quel parti prendre ? Montrer du sentiment ? Détail long , dont l'effet est peu sûr ; & pendant lequel , peut-être , l'impression qu'elle a scû faire s'affoiblira : chercher par quel- qu'autre moyen à l'augmenter ? C'est s'exposer à la faire tout-à fait disparaître : car , les sens ont aussi leur sorte de délicatesse : à un certain point , on les émeut ; qu'on le passe , on les révolte. Célie , enfin , ne scachant à quoi s'arrêter , & rêvant au point , qu'elle finit par se croire seule ; d'ailleurs , pénétrée de froid , consulte un peu moins , pour se chauffer , ce qu'exigeroit d'elle sa décence , que le besoin qu'elle en a. Qu'elle se l'exagère , ou non , c'est ce sur quoi nous croyons qu'elle seule a droit de prononcer : car enfin , personne ne peut , avec équité , détermi-

ner , d'après sa propre sensation , le plus ou le moins de froid dont un autre peut être susceptible. Il est vrai que Célie a la jambe parfaitement belle ; mais occupée comme elle l'est , est-il bien sûr qu'elle ait pensé qu'en l'offrant aux regards du Duc , elle le déterminera ? L'on convient que cela est probable ; mais aussi , tout ce qui est probable , n'est pas prouvé. Quoi qu'il en soit , & en laissant à l'écart une discussion inutile à la chose ; & qui , de plus , passe évidemment nos forces , nous nous contenterons de dire que le Duc , en portant , & arrêtant ses yeux sur le spectacle qui leur est si innocemment offert , paroît tout-à-la-fois céder à l'impression qu'il fait sur lui , & tâcher de la combattre : cependant , ce n'est qu'un homme ; & c'est dire assez que

le desir doit, enfin, l'emporter en lui sur la réflexion. Il est, de plus, à noter que Célie est dans un de ces grands fauteüils qui sont aussi favorables à la témérité, que propres à la complaisance; & que sa position semble plus faite pour annoncer l'une, que pour décourager l'autre. Le Duc cédant, enfin, à une situation trop forte pour sa vertu, & qui pourroit bien aussi l'être trop pour la vertu de beaucoup d'autres, n'annonce à Célie ses desirs que par tout l'emportement qu'elle étoit, depuis quelques minutes, en droit d'en espérer, ou d'en craindre.

LE DUC du ton du reproche
& du desir.

'Ah! Traîtresse!

CÉLIE

CÉLIE tout-à-fait étourdie de l'audace de M. de Clerval.

Ah!... Monsieur de Clerval!...
Y pensez-vous!... Monsieur de Clerval!... Devois-je?... Eh bien donc!... Aurois-je dû?... Et vous ne m'aimez-pas!... Au moins dites-moi donc que vous m'aimez!

Le Duc continue de faire ce qu'on lui reproche, & de se taire sur ce qu'on desire de lui. Célie qui présume sûrement que, plus à lui-même, il lui dira le mot qu'elle lui demande, cesse de le presser là-dessus; &, sur une supposition si bien fondée, consent, enfin, à se comporter comme si elle l'avoit obtenu; & que même elle ne pût pas douter qu'il ne lui dît très-vrai. On trouvera tout simple qu'il profite de la sécurité où elle est à cet égard & ; mé-

me qu'il en abuse , quoiqu'en toute régle , il ne soit pas bien à lui de faire l'un & l'autre. Le Duc , enfin , lui prend une de ses mains & la lui baise : de l'autre , elle se couvre le visage. Comme , dans un état si violent , il est impossible de songer à tout , il se trouve que c'est la seule chose qu'elle pense à dérober à l'admiration de M. de Clerval. Telle que nous l'avons peinte , on n'aura pas de peine à croire que la vérité n'entre pas moins que la reconnoissance & la galanterie , dans les éloges dont il l'accable : toute satisfaite , cependant , que nous avons sujet de la croire intérieurement , de tout ce qu'il lui dit de flatteur , & des transports dont il l'accompagne , la décence la force de s'y dérober , ou de le tâcher , du moins : car M. de Clerval vient

d'acquérir de si grands droits ; qu'il est très-douteux que l'on n'ait pas encore plus à le ménager , que la décence même. Il est , d'ailleurs , à remarquer que la pudeur obligeant Célie à se couvrir le visage , il ne lui reste qu'une main , dont encore on ne la laisse pas disposer comme elle voudroit ; & qui , quand elle seroit absolument libre , seroit encore bien peu de chose pour tout ce qu'elle auroit à en faire.

CÉLIE toujours le visage couvert ,
& du ton le plus languissant.

Ah ! Monsieur de Clerval , je vous en conjure , laissez - moi ! N'avez-vous pas assez abusé de ma foiblesse ; & peut-il , à cet égard , vous rester quelque chose à faire ?

On imagine bien qu'il ne l'écoute pas , & qu'il continue toujours de la

loüer , & de lui prouver par les ca-
resses les plus ardentes , qu'il sent , on ne
peut pas plus vivement , ce qu'il lui dit.

CÉLIE continue

Ah ! toujours des éloges ! Pen-
sez-vous qu'ils me tiennent lieu de
ce que vous ne m'avez pas encore
dit ? S'ils suffisent à la vanité , qu'ils
font peu faits pour contenter le
cœur !

Comme il ne cesse de s'obstiner au
silence , & de mettre ce qu'il sent à la
place de ce qu'il ne sent pas , Célie ,
enfin , le repousse ; & se servant de ses
deux mains , s'arrange de façon que ce
n'est plus que de souvenir qu'il peut
encore loüer ses charmes : il se relève.
On sent assez , sans qu'il soit néces-
saire de le dire , que s'il y a d'un côté ,
beaucoup d'humeur , il n'y a pas , de

l'autre ; médiocrement d'embaras. Célie , enfin , après avoir encore quelques instans attendu que le Duc lui parle , comme elle le desire , voyant qu'il reste les yeux baissés , & debout au coin de la cheminée , après l'avoir regardé quelque temps avec la plus forte indignation , se leve avec fureur ; se promene avec violence ; & tantôt les yeux au Ciel , tantôt les ramenant vers la terre , les arrête quelquefois aussi sur Monsieur de Clerval , avec l'expression de la colere la plus vive , & du ressentiment le plus marqué. Cette scène paroît faire , de plus en plus , repentir le Duc , de l'instant de fragilité qui l'a amenée , sans cependant le conduire à ce qui pourroit la faire changer de face. Il ne seroit , toutefois , question , pour s'en tirer , que de dire à la Dame

outragée , de ces galanteries vagues qui ne signifient que ce qu'on veut ; que la passion , ou la vanité d'une femme , interprètent comme elle a besoin qu'elles le soient ; & qu'un homme réduit aisément à la valeur qu'il leur donne lui-même , lorsqu'il lui devient de quelque importance qu'elle cesse de s'y tromper. A propos de quoi donc , de la part du Duc , cette obstination à se taire qui paroît si peu fondée ? On peut en donner deux motifs : l'un , que le desir éteint , ou , du moins , fort affoibli , il ne sent plus que le regret d'avoir manqué à la Marquise : l'autre , qu'il entrevoit les conséquences que peut entraîner sa faiblesse. Quelqu'un répondra , sans doute , qu'il faut au desir , pour renaître , moins de temps que le Duc n'en employe à rêver , sur-tout lorsque

l'objet n'a rien qui ne doive en hâter le retour ; & qu'en occupant Célie des siens , il la distrairoit , peut-être , de cette fantaisie de sentiment qui lui a pris si mal-à-propos ; & qui , effectivement , pourroit , s'il s'y rendoit , lui donner plus de droits qu'il ne lui convient qu'elle en ait. Sans faire à nos Lecteurs , ni l'honneur de croire que la ressource qu'ils voudroient que le Duc se cherchât ici , ne coûtât rien à aucun d'eux ; ni l'injure d'imaginer qu'elle fût également pénible pour tous ; nous croyons pouvoir repliquer que si jamais , peut-être , une passion , quelque vive qu'elle fût , n'a empêché un homme de se livrer à un caprice , elle peut retarder en lui , la renaissance des desirs , par l'empire que , ce caprice une fois satisfait , elle reprend sur ces

mêmes sens qui viennent de la sacrifier d'une façon si crüelle ; & que , quel- qu'aimable que puisse être une femme , il n'appartient qu'à celle qui est véritablement aimée , de ne pas voir le desir s'éteindre ; ou d'en voir prendre la place par des transports qui ne lui en laissent pas même soupçonner le repos. Si le Duc étoit bien sûr qu'il suffît à Célie , pour l'intérêt de sa gloire , pour l'excuse de sa distraction , ou pour contenter le goût momentané qu'il se peut , après tout , qu'elle ait pris pour lui , qu'il lui dît ce qu'elle en exige ; & qu'elle voulût bien , l'instant passé , ne se le pas rappeler plus que lui-même , il y a lieu de croire qu'il ne le lui refu- seroit pas : mais qui peut lui répondre de l'usage qu'elle en fera , & du prix qu'elle voudra y attacher ? Eh bien !

en ce cas-là , il reprendra tout ce qu'il lui aura dit ; ne diroit-on pas que cela n'arrive jamais ? Pardonnez - moi : tous les jours ; mais toutes les situations ne se ressemblent point , & ne veulent pas la même marche. Si la Marquise & Célie , ne vivoient pas ensemble avec tant d'intimité , il lui importerait peu d'être obligé de garder quelques semaines cette dernière , parce qu'alors rien ne lui seroit plus aisé que de cacher cette aventure ; & en supposant qu'il la confiât à la Marquise , il a tant de preuves de sa façon de penser à cet égard , qu'il ne devrait point douter qu'elle ne la lui pardonnât. Nous en convenons : mais pardonnera-t-elle à cette même Célie d'avoir cherché à rendre son amant infidèle ; & d'avoir franchi , pour y

parvenir , toutes les barrières que lui oppoſoient ce qu'elle devoit à l'amitié ; ce qu'elle ſe devoit à elle-même , & à l'honneur de ſon ſexe ; & l'indifférence que ce même homme avoit pour elle ? La rupture entre ces deux femmes devient donc inévitable , ſi la Marquiſe a le plus léger ſouppçon de ce qui s'eſt paſſé ; & ſi cette affaire dure ſeulement quelques jours , le moyen de pouvoir la lui dérober , avec une femme naturellement imprudente ; & qui , ſans ſe croire aimée , ni même ſans ſe ſoucier de l'être , n' imagine prouver de l'amour , qu'autant qu'elle affiche de l'indécence ? Il ne ſçauroit donc trop tôt enchaîner , à cet égard , les idées de Célie ; & l'empêcher , & de ſe faire des illuſions , & de ſe flatter de pouvoir lui en faire à lui-même ſur ce qui s'eſt paſſé ; &

il ne le peut mieux qu'en rejetant ,
avec toute l'opiniâtreté possible , tout
ce qui pourroit donner à ce caprice la
plus légère apparence de sentiment.
Lorsque , pour déterminer une femme ,
on a eu besoin d'orner le desir du mas-
que de l'amour , on ne peut , sans la
derniere cruauté , le lui arracher dans
l'instant , même où , si quelque chose
peut la consoler de sa foiblesse , c'est la
certitude d'être aimée ; mais loin qu'il
ait eu besoin , avec Célie , de cette res-
source trop fréquemment employée ,
c'est lui qui s'est défendu contr'elle un
temps si considérable , qu'à peine peut-
on le croire d'un homme . Il ne lui doit
donc pas , après son triomphe sur elle ,
un aveu dont il n'a pas eu besoin pour
le remporter , & qui , peut-être , le
mettroit dans le cas de faire traîner

quelques jours une fantaisie qui , par toutes sortes de raisons , ne peut être ni trop courte, ni trop ignorée. Comme, cependant , il n'a pas moins d'éclat à craindre de la colere de Célie , que de ses transports dans un autre genre , il lui est de la dernière importance de l'amener avec le plus de douceur qu'il lui sera possible , à se désister de ses prétentions ; & à ne se souvenir de ce qui s'est passé entr'eux , qu'autant , & que lorsqu'il voudra bien lui-même se le rappeler. Nous osons croire fort délicate cette situation ; mais il n'y a que ceux de nos Lecteurs qui ont eu le malheur de s'y trouver , qui puissent la juger telle qu'elle est ; & nous pardonner même de la peindre avec tant d'étendue.

Toutefois , Célie & le Duc ne

peuvent pas , l'un rêver , l'autre se promener toujours. Avec une femme de cette sorte , on ne sçauroit , non plus , en être quitte pour lui faire une révérence d'un air léger , & pour s'en aller après , soit parce qu'on ne veut point parler , ou qu'on ne trouve rien à dire. Le plus ou le moins d'égards ne sçauroit être ici déterminé par le plus ou le moins de cas que l'on fait de la personne : & Monsieur de Clerval , pour être du même rang , n'en est que plus fait , non-seulement pour sentir tout ce qu'il lui doit , mais encore pour l'outrer , si cela est nécessaire : la première chose à laquelle la politesse , & même son intérêt , lui paroissent le condamner , c'est de prendre sur lui tous les torts ; & il s'y résigne sans peine : il se rapproche de Célie avec soumission :

elle s'éloigne de lui sans le regarder : il
 tente une seconde fois la même chose ;
 & ce n'est pas avec plus de succès : il
 veut l'arrêter : pour lors Célie , en
 s'échappant , l'appelle monstre ; c'est ,
 comme chacun sçait , l'injure consa-
 crée dans les querelles de ce genre-là.
 Quand il voit qu'elle persiste dans sa
 rebellion , persuadé que l'air soumis ,
 qu'il a pris , n'est propre qu'à l'y con-
 firmer , il la saisit , l'entraîne sur sa
 chaise longue ; & là , ne ménageant
 plus rien , en revient à l'entreprise qui
 lui a si bien réüssi au coin du feu : qu'il
 ne la tente que parce qu'il a ouï dire
 qu'en général les femmes , en se plai-
 gnant de ces coups d'autorité , y
 cèdent toujours ; ou parce qu'il a des
 raisons particulieres de croire que Célie
 en sera encore plus étourdie qu'une au-

tre ; ou encore , que ce ne soit qu'un
 essai qu'il veut faire à tout hasard ;
 c'est ce qu'à cause de la témérité qu'il
 y auroit à le faire , nous ne déciderons
 pas. Pour nous borner donc , ainsi qu'il
 nous convient , au simple récit des faits,
 Célie se défend d'abord contre l'auda-
 ce du Duc , de façon à lui faire crain-
 dre que ce qu'il tente , ne la révolte
 beaucoup plus qu'il ne la subjûgue.
 Poursuivra-t-il ? Ne poursuivra-t-il
 pas son entreprise ? L'un & l'autre de
 ces partis ont leurs risques : mais sans
 compter la honte qu'il attache à céder,
 qui sçait si quelques instans de plus
 d'opiniâreté , ne lui feront point rem-
 porter la victoire ? Mais , dira-t-on ,
 si ce triomphe l'intéresse si peu , pour-
 qu'oïle chercher ? Est-ce pour avoir avec
 Célie , un tort de plus ? Tout au con-

traire : c'est pour que ce soit elle qui en ait un de plus avec elle-même. Ah ! Cette idée est bien barbare ! Point du tout , puisque ce n'est pas gratuitement qu'il l'a ; & qu'il n'y est conduit que par le besoin où elle le met d'échapper , s'il lui est possible , à l'aveu pour lequel elle le persécute. Pourra-t-elle , en effet , vis-à-vis d'un homme à qui elle connoît beaucoup d'usage du monde & des femmes , mettre sur le compte de la violence seule (& de quelle violence encore !) la nouvelle complaisance qu'elle aura pour lui ; sur-tout s'il peut parvenir à donner à cette complaisance un caractère qui ne permette pas à Célie , de la faire regarder comme absolument extorquée. Enfin , n'y trouvât-il d'autre avantage que de se tirer , ne fût-ce même que pour

quelques minutes , d'une situation fort critique , sera-ce donc pour lui si peu de chose ? Il est , d'ailleurs , impossible que Célie ne prenne rien sur lui : il y a mille femmes qu'on ne voudroit point aimer , & qui n'en excitent pas moins les desirs.

Quoique de la façon dont il a plû à Monsieur le Duc , de parler sur le moment , il ait semblé vouloir que l'on ne le crût qu'à l'usage des femmes , il n'en sera pas moins vrai que les hommes sont , autant qu'elles , soumis à son empire. Soyons justes jusques au bout : que de raisons qu'il est inutile d'énoncer ici , pour qu'ils le soient bien davantage ! Mais quand cet instant-ci , malgré tout son amour pour la Marquise ; agiroit moins sur Monsieur de Clerval , ceux qui connoissent les hommes ,

*ſçavent trop combien , même avec une
paſſion dans le cœur , de nouveaux plai-
ſirs leur ſont précieux , & tout ce que
peut ſur eux la curioſité , priſe dans
toutes ſes acceptions , pour croire que
n'eût-il même , pour agir comme il
fait , aucune raiſon de politique , le
Duc ſe conduiſt différemment.*

CÉLIE, enfin , d'un air fort ſérieux ;
mais d'un ton qui décèle plus
de trouble qu'elle ne voudroit
qu'on lui en crût.

Ecoutez , Monsieur de Clerval :
la ſituatiſon où j'ai le malheur de me
trouver avec vous , ne me permet
pas l'éclat que je ferois avec tout
autre ; & qui me ſauveroit de l'info-
lence de ſes entrepriſes. Je me tais
ſur tout ce que mériteroient les vô-

tres ; puisque vous le sentez si peu vous-même , ce que je vous dirois sur cela , seroit bien inutile. Il est , au reste , bien singulier que ce soit de la violence que vous vouliez tenir tout , lorsque l'amour auroit tant d'envie de ne vous rien refuser !

Elle attend ici un instant qu'il réponde ; & lui fait , du ton le plus doux , la question ci-dessous.

Eh bien ! Vous n'en voulez donc rien tenir , de l'amour ?

L E D U C.

Mais , se peut-il que vous me soupçonniez de sentir si peu l'effet de vos charmes ?

C É L I E.

Ce n'est-là qu'une galanterie , & que j'ose même dire que tout autre m'accorderoit comme vous , & à

meilleur marché, assurément. Vous ne voulez donc pas me dire que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours ?

LE DUC.

En vérité ! J'ai peine à concevoir comment, avec autant d'esprit que vous en avez, on peut tenir à ce point à de pareilles misères.

CÉLIE.

En effet ! j'ai le plus grand tort du monde ! Je me donne même le dernier des ridicules, d'exiger d'un homme qui exige tout de moi, qu'il me dise qu'il m'aime !

LE DUC.

Oui, vous vous en donnez un ; puisqu'à cet égard, le doute ne vous est pas permis ?

Que de mots pour un , & qui ne le valent pas !

Le Lecteur remarquera , s'il lui plaît , que pendant ce dialogue , Monsieur de Clerval n'a pas un moment suspendu ce qui l'occupoit ; & que Célie , soit qu'elle se flatte qu'il ne sçauroit s'y fixer sans que cela le conduise où elle veut ; ou qu'elle soit de ces personnes qui ne sçauroient faire deux choses à-la-fois , dans l'instant qu'elle a recommencé à parler , a cessé toute résistance : & en ne sçachant même la Physique que médiocrement , on n'aura pas de peine à concevoir que sa fierté ne peut qu'en être considérablement altérée ; Monsieur le Duc , sur-tout , n'ayant pas un seul instant perdu son objet de vûe.

CÉLIE avec plus de desir que de
pouvoir de se fâcher beaucoup.

Monfieur . . . je vois bien quelle
est votre intention . . . mais je vous
avertis , si vous n'aimez pas les sta-
tues , que vous en trouverez une.

LE DUC du plus grand sérieux.

Qu'à cela ne tienne : cette menace
ne m'effraye pas ; il semble que Pro-
méthée m'ait légué son secret.

Pour trouver cet endroit , un des
plus beaux de cette histoire , aussi inté-
ressant qu'il l'est , il faut se rappeler
combien il importe à Monsieur de
Clerval de ne laisser à Célie aucun
prétexte ; & combien il importe à
celle-ci de pouvoir s'en réserver un. La
menace qu'elle fait au Duc , annonce
assez , & peut-être même un peu trop ,
ses projets , puisqu'elle ne peut les lui

laisser deviner , sans l'engager à faire , pour qu'elle ne mette point ici toute la sécheresse dont elle se flatte , plus d'efforts qu'il n'en auroit fait : mais sans compter qu'elle ignore les vûes du Duc , on sçait assez combien la colere est imprudente. L'impression que nous font les choses , ne dépendant pas toujours des dispositions de notre ame , & y étant même quelquefois toute contraire , ce n'est pas à empêcher la sensation actuelle ; mais à la masquer si bien , que le Duc ne la saisisse pas , que Célie croit devoir se borner. Ce n'est pas que , s'il est vrai que Prométhée lui ait fait le legs dont il se vante , la dissimulation qu'elle veut se prescrire , ne devienne d'un fort difficile usage. Il est plus aisé de feindre ce qu'on ne sent pas , que de cacher ce que l'on

sent ; & de se prescrire la loi qu'elle s'impose , que de s'y conformer , surtout avec un homme de cette opiniâ-
 treté. Mais , peut-être qu'il se vante ?
 A tout hasard , la plus grande majesté doit ouvrir la scène , du côté de Célie ,
 sauf à en rabattre , si elle s'y trouve forcée ; comme , du sien , le Duc doit tout tenter pour qu'elle ne puisse la con-
 server. Ce n'est pas , comme l'on sçait , que dans le fond il lui importe fort de la mettre dans le cas de se manquer de parole. Il y a des délicatesses qui n'appartiennent qu'à l'amour , & des inquiétudes dont le desir seul ne scauroit être susceptible : mais le seul moyen qu'il ait pour simplifier cette affaire , est ce qu'il veut tenter ; n'étant pas naturel que Célie ose se plaindre d'une violence qui ne l'aura affectée qu'en bien ;

bien ; ni qu'elle ose redemander de l'amour , lorsqu'elle aura prouvé que la certitude de n'en point inspirer , n'a rien qui la dérange à un certain point. Comme nous avons suffisamment rendu compte des dispositions intérieures de nos Acteurs , tout ce que nous nous permettons d'ajouter ici , c'est qu'après un long combat , Célie est forcée , non de s'avouer vaincue , mais de prouver qu'elle l'est. Ce qui ne l'empêche point de faire au Duc , de nouveaux reproches de ce que n'étant point son amant , & ne voulant pas l'être , il a exigé d'elle ce qui ne peut être dû qu'à l'amour.

LE DUC d'un ton presque aussi léger
que son propos même.

Si ces fortes de familiarités n'é-

K

coient ; comme vous le dites , per-
mises qu'à l'amour , à quoi donc ser-
viroit l'amitié ?

C É L I E.

Ah ! *Monsieur* , les effets de ce
sentiment , ne se confondent pas
plus que ces sentimens mêmes ne se
confondent dans le cœur.

L E D U C.

Parlez-moi , je vous prie , avec
franchise : vous le pouvez à présent :
est-ce que je suis effectivement le
seul de vos amis à qui vous ayez
accordé de ces priviléges que les
amans s'arrogent à l'exception de
tout le monde ; & sans qu'on sça-
che trop pourquoi ?

C É L I E.

Voilà bien , je crois , pour ne rien
dire de plus , la question la plus ridi-

cule qui se soit jamais faite ! Mais vous m'avez mise dans le cas de tout souffrir de vous ; & j'ose dire que vous en abusez crüellement.

LE DUC.

Se peut-il que vous me rendiez assez peu de justice , pour me soupçonner du dessein aussi honteux qu'il seroit barbare , de chercher à vous humilier ?

C É L I E.

'Ah ! Je serois par moi-même, bien loin de vouloir le penser : mais s'il est possible que vous ne l'ayez point, comment voulez-vous donc que j'interpréte vos discours ? Pouvez-vous me soupçonner capable de ce que vous imaginez , sans m'apprendre en même-temps , le peu d'estime que vous avez pour moi ?

K ij

LE DUC.

Vous croyez donc bien extraordinaire, votre conduite avec moi ? Hélas ! Ce qui vient de se passer entre nous, se passe actuellement ; peut-être, au coin de plus de cent cheminées de Paris ; & entre gens qui n'en ont pas, je vous jure, d'aussi bonnes raisons que nous.

CÉLIE.

S'il vous reste encore pour moi ; *Monsieur*, quelque sentiment d'humanité, ne me parlez plus de cela ; je vous en conjure ; & laissez-moi m'affliger éternellement d'une foiblesse qui étoit si peu faite pour moi ; & que, par cette raison, je n'ai pas assez crainte.

LE DUC.

Je n'avois, en vous en parlant,

d'autre projet que de tâcher de vous en consoler ; & je croyois ne le pouvoir mieux , qu'en vous disant combien cette même foiblesse que vous vous reprochez si crüellement , a d'exemples.

enion ite C É L I E :

Ingrat ! Puisque vous pouviez si peu vous tromper à ce qui se passoit dans votre cœur , pourquoi avez-vous profité d'un instant d'égarement où le goût que j'ai depuis longtemps pour vous , m'a jettée malgré moi-même ? Tout vous faisoit une loi de ne vous en pas appercevoir. L'amour seul , & même un amour aussi tendre que le mien , pouvoit vous excuser de le porter à son comble. Hélas ! Je me suis crüe aimée ; & dans les momens mêmes où vous

K iij

me montriez le plus d'ardeur, c'étoit d'une autre que de moi que votre ame étoit remplie.

LE DUC.

Je suis coupable, sans doute; & le suis même d'autant plus que le reproche que vous me faites, est moins injuste. Je pourrois, si je voulois l'être moi-même, vous dire que vous ne deviez point oublier à quel point, & combien sincèrement je suis attaché à *la Marquise*: mais ce seroit vous faire un crime d'un sentiment qui ne peut jamais qu'honorer votre ame, & qu'il ne faut pas toujours juger par ses effets; ou à qui, du moins, on doit les pardonner. Comme vos charmes m'emportoient, il étoit plus simple encore, que dans un instant d'yvresse, que mes trans-

ports n'ont scû que trop augmenter, vous ayez, & plutôt que moi encore, perdu de vûe ce même attachement qui, je le vois avec une douleur égale à la vôtre, ne me permettra jamais, peut-être, de répondre comme je le voudrois, à la malheureuse tendresse que je vous ai inspirée. Mais qui, seul avec une femme aussi aimable que vous l'êtes, ayant tant, & de si fortes raisons de s'en croire aimé, eût résisté mieux que moi à l'idée des plaisirs que lui promettoit une pareille conquête ?

C É L I E.

Non, *Monsieur*, je ne m'y trompe point : je n'agissois que sur vos sens ; & j'ose dire que vous me deviez d'en réprimer la fougue. Il est si vrai que ce n'étoit qu'à eux seuls que

K iiiij

vous sacrifiez , pendant que j'étois livrée toute entiere à l'amour & à ses erreurs , que dans les instans mêmes où cela eût dû moins vous coûter , vous m'avez refusé (& avec quelle inhumanité encore !) de me dire ce mot qui , si j'eusse pris sur vous , autant que vous voudriez que je le crûsse , vous seroit échappé malgré vous.

LE DUC.

Qui ! moi ! Ne le prononcer que pour le reprendre ; & presqu'au même instant que vous l'auriez entendu !

CÉLIE.

Ah ! crüel ! J'aurois du moins jöüi du plaisir de l'entendre sortir une fois de votre bouche !

LE DUC.

Non , je ne devois jamais me permettre de vous tromper.

C É L I E.

Que de délicatesse ! Eh ! Pourquoi n'en avez-vous pas eu assez pour m'empêcher de me tromper moi-même ? Mais la vôtre n'alloit point jusques à un si pénible effort : il vous en auroit coûté des plaisirs ; & c'est ce qu'un homme n'a jamais sçû sacrifier.

L E D U C.

Mais , ma chere *Célie*, ne foyez pas injuste ; & daignez un instant considérer votre position & la mienne. Je suppose que je répondisse à vos sentimens , comme vous le voudriez , & que moi-même je le desirerois

C É L I E.

Ah ! Si vous le desiriez !

L E D U C.

Eh bien ! Que voudriez-vous que

K v.

je fîffe ? Amie intime de *la Marquise* ;
comme vous l'êtes , me prescririez-
vous de vous la sacrifier ?

C É L I E .

L'amour seroit mon excuse.

L E D U C .

Vous vous abusez , ma chere *Célie* ;
j'ose vous en répondre : loin qu'il
vous excusât , on ne voudroit voir
en vous qu'une femme sans mœurs
& sans principes , qui auroit immolé
jusques au sentiment le plus respec-
table de tous , au plaisir passager de
satisfaire un caprice. Si l'amour ne
justifie pas , même à nos propres
yeux , les crimes qu'il nous fait com-
mettre , comment peut-on se flatter
qu'il les affoiblisse aux yeux des au-
tres ?

C É L I E.

Un caprice ! Eh ! Pensez-vous que tout le monde me rendît aussi peu de justice que vous m'en rendez ?

L E D U C.

Non, assurément ! On ne vous rendroit pas la même ; & plutôt au Ciel que chacun pût, comme moi, lire au fond de votre cœur ! Mais, encore une fois, quel en pourroit être le fruit ? Vous, qui connoissez si bien le public, pouvez-vous raisonnablement vous flatter que ce fût sur la violence de votre amour pour moi, qu'il rejetât la plus odieuse des infidélités ; ou, puisqu'il faut le répéter, qu'il consentît à vous en faire une excuse ?

K vj

Ah ! S'il est vrai que ce soit un crime , que de femmes me condamneroient , ou l'ayant déjà commis , ou avec l'intention de le commettre , & , peut-être , avec moins d'effort que moi !

L E D U C.

Je n'en doute pas plus que vous-même : mais puisqu'il paroîtroit inexcusable à celles mêmes qui s'en feroient , ou s'en feroient fait le moins de scrupule , quelles qualifications ne lui donneroient pas celles que la sévérité de leurs principes en écarteroit le plus ? Non , ma chere *Célie* , non , quelque amour qui vous transportât , jamais vous ne voudriez livrer au mépris ; & dévoüer à l'exécration publique , ni

vous , ni ce que vous aimeriez.

C É L I E.

J'avoüe, & vous me le faites sentir, qu'une pareille aventure feroit, en effet, à ma réputation, un tort, peut-être, irréparable : mais à votre égard, que voudriez-vous qu'on y vît, qu'une inconstance à laquelle on est trop accoutumé de votre part; pour qu'on vous fît de celle-là, un beaucoup plus grand crime que des autres?

L E D U C.

Voilà ce qui, avec votre permission, n'est point aussi vrai qu'il vous le semble. On est, & j'en conviens; fort accoutumé à me voir prendre des femmes fort légèrement, & à les quitter comme je les ai prises; mais quelles sont celles, aussi, que je rends victimes de mon inconstan-

ce ? Si l'on peut même me pardonner de les prendre , ayant un engagement auquel je devrois tant de respect , c'est qu'on est sûr que , malgré le caprice qui m'emporte , tout y est , & y sera toujours immolé : mais plus ce même public envie , & peut-être , ne comprend pas trop mon bonheur ; plus il honore la *Marquise* de son estime , moins il me pardonneroit de payer tant d'agrémens , de vertus , & d'amour , de la plus lâche , & de la plus noire des ingrattitudes. Moi ! la quitter ! Ah ! Je lui ferois horreur ; & je devrois me la faire à moi-même.

C É L I E.

Encore une fois , je sens tout ce que vous me dites ; & j'avoüe que je n'ai rien à y opposer. Mais si je vous eüsse été un peu chere , la *Mar-*

quise ne vous auroit pas perdu ; & je vous aurois conservé.

LE DUC *avec tout l'air du transport.*

Eh ! Grand Dieu ! Que désiré-je donc au monde , que le bonheur que vous me faites envisager ! Mais pouvois-je m'attendre à vous voir une condescendance qui paroîtroit devoir aller si peu avec l'amour ?

C É L I E.

J'imagine (car je ne l'ai pas encore éprouvé) qu'il doit être affreux de partager ce qu'on aime : mais le malheur de le perdre , doit être incontestablement plus grand encore.

LE DUC *comme enchanté.*

Ah ! Il n'y a que l'amour , & l'amour même le plus tendre , qui puisse être capable d'un si grand sacrifice !

C É L I E.

Bien des gens , peut-être , n'y
trouveroient que peu de délicatesse.

L E D U C.

C'est que ces gens-là feroient
plus accoutumés à sacrifier à la vanité
qu'à l'amour.

C É L I E.

Je le crois à présent comme vous :
mais ce matin encore , je pensois
comme eux.

L E D U C.

Hélas ! C'est que ce matin vous
n'aimiez pas.

C É L I E.

Ce qu'il y a de sûr , c'est que je
ne croyois pas aimer.

L E D U C.

Cela revenoit donc au même :
car le sentiment qu'on s'ignore , doit
être , à bien peu de chose près , com-

me le sentiment qu'on n'a point.

C É L I E.

Je vous avertis , cependant , que je ne porterai pas l'indulgence au point où la porte *la Marquise* : je vous la passe ; mais songez bien que je ne vous passe qu'elle.

L E D U C.

Eh quoi ! Pensez-vous qu'aimé des deux plus aimables femmes de Paris , je ne trouve pas en elles de quoi fixer mon inconstance ?

C É L I E.

Vous le devriez , sans doute : mais vous avez depuis long-temps contracté une habitude à la légèreté qui , je l'avoüe , me fait trembler pour le bonheur de ma tendresse.

L E D U C.

Vous en aurez donc d'autant plus de plaisir à me voir fidèle : mais par-

lons à présent un peu , des arrange-
mens qui nous restent à prendre.
Vous ne desirez sûrement pas plus
que moi , que *la Marquise* ait la plus
légère suspicion de ce qui se passe
entre nous.

C É L I E.

Ah ! Ciel !

L E D U C.

Vous n'ignorez pas qu'elle est
d'une finesse , & d'une pénétration
exécrables ?

C É L I E.

Elle m'en a donné assez de preuve
s , pour que je doive en être plus
convaincüe que personne.

L E D U C.

Ce n'est pas-là tout : elle joint à
sa sagacité naturelle , une opinion
de vous , qui doit nécessairement la
rendre plus difficile à aveugler sur

le genre de la liaison que nous venons de former , que si elle ne l'avoit pas. Elle est , & je ne sçais pourquoi , persuadée qu'il n'est point en vous de demeurer sans rien faire ; & sans doute , si vous vous obstinez à paroître toujours à ses yeux , dans le désœuvrement de cœur où vous étiez tout-à-l'heure , elle ne voudroit jamais croire qu'il fût réel ; vous observeroit sans rien dire ; nous deviendroit bientôt ; & je n'ai pas besoin , je crois , de vous répéter à quel point il vous est important que cela n'arrive pas.

C É L I E.

Cela est dit , & convenu ; mais pensez-vous qu'en lui paroissant toujours occupée également du souvenir de *Prévanes* , & de la douleur de l'avoir perdu , je ne parvînse point

à la tromper sur mes dispositions actüelles ?

LE DUC.

Je doute fort que cela fuffît : fans compter que , quelque bien qu'on puisse joüer un sentiment qu'on n'a plus , il est impossible de le rendre comme quand on l'avoit , sur-tout à des yeux qui l'ont vû dans toute sa vérité ; elle est déjà , on ne peut pas plus sûre , que vous avez à présent plus d'envie de regretter *Prévanes* , que vous n'en avez le moyen ; & que , de plus , vous ne soupirez qu'après l'heureuse occasion de ne vous en plus souvenir du tout.

C É L I E.

Je ne sçais sur quoi Madame la *Marquise* a pû imaginer tout cela : moi-même , jusques au moment où vous m'avez déterminée , je n'avois ,

je vous jure , aucune raison de penser que j'en fûsse moins remplie ; & je ne conçois pas , par conséquent , comment elle a été voir le contraire dans mon cœur.

LE DUC.

Ah ! sur cela , les autres voyent souvent bien mieux que nous-mêmes ; & de plus , c'est qu'il n'est pas possible que , quand vous avez commencé à m'aimer , l'idée de *Prévanes* n'ait point perdu dans votre cœur , en proportion de ce que j'y gagnais ; & que de cet instant , vous ne l'ayez , sans le croire , plus mollement regretté , que quand vous y étiez toute entière.

CÉLIE.

Oui , si je fûsse convenüe avec moi-même de l'impression que vous

faisiez sur moi ; mais , en vérité ! je
ne m'en doutois pas,

LE DUC.

Mais , pour croire ne pas m'aimer ;
m'en aimiez-vous moins ; & pensez-
vous que ce sentiment , tout sourd
qu'il étoit dans votre ame , y fût ab-
solument sans effet ?

CÉLIE.

Vous-même , à ma conduite avec
vous , auriez-vous jamais , aujour-
d'hui même , imaginé que nous fûs-
sions ce soir ensemble comme nous
y sommes ?

LE DUC.

Non : je me doutois bien , cepen-
dant , de quelque préférence en ma
faveur : ce n'étoit pas qu'en même-
temps je ne la sentisse fort restreinte ;
mais il me paroïssoit tout simple que,
dans la position où vous sçaviez que

j'étois, vous craignâssiez de me la montrer dans toute son étendue; & la preuve que je vous devinois mieux que vous ne vous devinez vous-même, est, en effet, le bonheur dont je jouïs. Vous m'aimez, n'est-il pas vrai?

CÉLIE *fort tendrement.*

Si je vous aime!

LE DUC.

Vous desirez, par conséquent, que je puisse toujours vous donner des preuves du goût que vous m'inspirez, & en recevoir de vos sentimens?

CÉLIE *en le serrant dans ses bras.*

Si je le desire! Quelle question!

LE DUC.

Je vous ai fait, ce me semble, sentir l'impossibilité qu'il y a, même

par égard pour vous , que je quitte
la Marquise ?

CÉLIE.

Que trop !

LE DUC.

Vous ne doutez pas plus à présent
du desir que j'ai que vous ne me quit-
tiez pas non plus ?

CÉLIE.

Je crois , en effet , sans trop me
flatter , que vous ne me perdriez pas
sans regret.

LE DUC.

Je le dis avec chagrin ; mais la
loi de tromper *la Marquise* , nous est
prescrite par tant de raisons , que
nous ne pouvons ni vous , ni moi , n'y
pas céder. J'ai beau y rêver ; je ne
vois pas de meilleur moyen d'y par-
venir , que de vous donner à ses

yeux

yeux l'apparence d'une affaire nouvelle.

C É L I E.

Vous avez raison : mais à d'autres égards, cela me paroît bien scabreux.

L E D U C.

Scabreux ! Point du tout : & ferez-vous, d'ailleurs, la première à qui l'on aura donné un amant qu'elle n'a pas ?

C É L I E.

C'est une injustice qu'on ne nous fait que trop souvent ; & même, les trois quarts du temps, sans que nous en scachions rien. Sans vous, par exemple, j'ignorerois encore que j'ai eu d'Alinteuil : je vous dirai, pourtant, que cela n'est pas agréable.

L

LE DUC.

Il me semble, pour moi, que si j'étois femme, j'aimerois mieux qu'on me donnât l'homme que je n'aurois pas, que ceux que j'aurois.

CÉLIE.

On pourroit accepter le marché; si l'un pouvoit sauver de l'autre; mais il n'y a pas même cela à y gagner.

LE DUC.

Dans le fond, ces miseres-là font bien peu faites pour troubler le repos d'une jolie femme. Mais ne perdons pas de vûe notre position. Qui prendrons-nous pour tromper *la Marquise*?

CÉLIE.

En vérité! je n'en sçais rien.

LE DUC.

Pourquoi pas *d'Alinteüil*?

C É L I E *d'un air de dégoût.*

Oh non ! On me l'a donné déjà.

LE D U C.

Eh bien ! On vous le redonneroit :
le mal est-il donc si grand ?

C É L I E *d'un ton plus affirmatif*
encore.

Je n'en veux point : il est jaloux
comme un tygre ; & s'il s'avoit de
devenir amoureux , il seroit insup-
portable. Vous sçavez , de plus ;
comment il est avec *la Marquise* ;
cela peut-il s'arranger ?

LE D U C.

Vous avez raison : je n'y pensois
pas. Aimeriez-vous mieux *Manselles* ?

C É L I E.

Eh ! Bon Dieu ! Qui vous fait
donc penser à cet homme-là ? C'est
l'être le plus ennuyeux !

Lij

LE DUC.

On prétend que non ; & l'on assure même que, quoique dans un tête à tête, de quelque longueur qu'il soit, il ne dise pas quatre paroles, nous n'avons personne qui ait l'art de les rendre aussi intéressans que lui.

CÉLIE.

Ah ! L'horreur ! Lui-même doit avoir bien mauvaise opinion d'une femme qu'il sçait intéresser. Eh bien !

LE DUC.

Cela devient embarrassant.

CÉLIE.

Eh quoi ! N'y a-t-il donc dans le monde que ces deux hommes-là ?

LE DUC.

Qu'importe qu'il y en ait d'autres, si vous ne voulez d'aucun ?

CÉLIE.

Mais, enfin, vous ne m'en avez nommé que deux : je puis n'avoir pas contre tous les mêmes raisons.

LE DUC.

Pourquoi n'en cherchez-vous pas vous-même ?

CÉLIE.

Parce que ce n'est pas moi que cela regarde ; & que, de plus, je ne crois point qu'il me convienne de désigner seulement qui que ce soit.

LE DUC.

C'est-à-dire, que vous craindriez que je ne devîsse jaloux d'un homme, par la seule raison qu'il se feroit, plutôt qu'un autre, présenté à votre idée. Ah ! Je ne suis pas si tracassier ! Voyons donc, puisqu'il

L iij

[246]

faut que tout roule sur moi : con-
noissez-vous *Bourville* ?

C É L I E.

Oui ; mais pas beaucoup.

L E D U C.

Comment le trouvez-vous ?

C É L I E.

Je vous dirai que j'ai pesé assez
peu là-dessus.

L E D U C.

Votre indifférence sur cela m'é-
tonne.

C É L I E.

Elle n'a pourtant, à mon sens,
rien que de fort naturel : Pourquoi
voudriez-vous que je me fûsse plus
arrêtée sur *Monsieur de Bourville* que
sur mille autres ?

L E D U C.

Parce qu'il ne mérite, en aucune

façon, d'être confondu dans la foule;
& que nous avons peu d'hommes
d'une figure aussi distinguée.

C É L I E.

J'ai trouvé sa figure fort bien;
& il m'a paru même qu'il y joint de
l'esprit. Je pourrois, au reste, si j'é-
tois plus conduite par la vanité, en
parler moins modérément; car il n'a
pas tenu à lui, que je ne le crûsse
fort amoureux de moi.

LE DUC.

Ah! Ah! Je ne m'en étonne donc
plus.

C É L I E.

Eh! De quoi?

LE DUC.

Du desir extrême qu'il m'a témoi-
gné de pouvoir vous faire sa cour.

L i i j

CÉLIE.

Il me l'a marqué auffi : mais comme il débutoit avec moi par des sentimens aufquels je ne pouvois pas répondre , je ne jugeai pas à propos de le mettre à portée de m'en parler encore. Ce n'étoit pas que je le craigniffe ; mais Monsieur de *Prévanes* étoit d'une jalousie qui ne lui auroit jamais permis de voir tranquillement le rival, même le plus mal traité.

LE DUC.

Vous fîtes fort bien ; mais l'amour de *Bourville* me déränge dans mes projets.

CÉLIE.

Quels font donc ceux que vous aviez formés ?

LE DUC.

Comme il est aimable , j'avois

imaginé de l'offrir aux soupçons de
la Marquise ; mais puisqu'il est amou-
 reux , cela ne se peut plus.

C É L I E.

— Bon ! Amoureux ! Parce qu'il m'a
 dit qu'il l'étoit , vous croyez que je
 le prendrai pour tel ? De plus , il a
 une affaire à présent.

LE DUC.

Ah ! Une affaire ! si vous voulez :
 ce qu'il a ne mérite pas même ce
 nom-là ; & je puis vous répondre
 qu'il n'a point de la chose , une au-
 tre opinion que moi : au surplus ,
 quand il y attacheroit plus d'im-
 portance , je suis bien sûr , n'eût-il
 même pas déjà essayé de vous rendre
 sensible , qu'il ne vous verroit pas
 long-temps sans en avoir l'envie.

L v.

Cela pourroit fort bien aussi , ne pas arriver : ce qu'il a senti pour moi , étoit , peut-être , moins vif qu'il ne me le disoit ; & que vous ne l'imaginez : peut-être même ne sentoit-il rien.

L E D U C.

Ah ! C'est ce qui est impossible : n'importe : comme qui que ce fût que nous prissions , s'il ne vous eût point encore dit qu'il vous aime , il vous le diroit ; toutes réflexions faites , rival pour rival , j'aime encore mieux *Bourville* qu'un autre.

C É L I E.

Vous devez être bien sûr que pour mon cœur , cela revient au même.

L E D U C.

Vous consentez donc que je vous le présente ?

C É L I E.
 Oui ; lui ; un autre ; qui vous vou-
 drez ; puisqu'il en faut un , cela m'est
 égal.

L E D U C.
 Voulez-vous que je vous l'amène
 demain ?

C É L I E.
 Demain ! Cela est bien prompt !
 Il sembleroit à votre empressement
 sur cela , que vous ne pouvez vous
 voir assez-tôt un rival.

L E D U C.
 Je ne dois pas avoir besoin de me
 justifier là - dessus ; mais je vous
 avoüe que la pénétration de *la Mar-*
quise me fait trembler ; & d'ailleurs ,
 dans la position où nous sommes
 respectivement , tant de choses dont
 on ne s'apperçoit pas soi - même .

L vj

échappent des deux parts, que pour
l'empêcher de fixer ses regards sur
nous, je ne sçais ce que je n'imagi-
nerois pas; & combien promptement
je voudrois le voir mettre en œuvre.

C É L I E.

Affûrément! vous avez une belle
peur de la perdre!

LE DUC.

Je ne croyois pas que, dans le
foin que je prends de vous dérober
à ses soupçons, ce fût cela que
vous dussiez voir.

C É L I E. *fort affectüeuſement.*

Ah! Duc, ne nous brouillons pas!

LE DUC.

Soyez donc raisonnable; & n'allez
point ne voir que de l'indiffé-
rence dans des soins qui doivent si

évidemment vous prouver le contraire.

CÉLIE.

Eh bien donc ! Je les prends pour ce que vous voulez.

(*Après un peu de réflexion.*)

Mais parlez-moi naturellement ; & songez que c'est ici l'honnête homme que j'interroge.

LE DUC.

Soyez sûre que ce fera, aussi, lui qui vous répondra.

CÉLIE.

Ce que je vous inspire est-il de l'amour ?

LE DUC.

Si je n'en avois point pour la Marquise, je ne douterois pas que ce n'en fût.

Puis-je raisonnablement me flatter que le goût que vous avez pour moi, devienne jamais un sentiment?

L E D U C.

Je l'ignore ; mais, pour pousser la franchise jusques au bout , je ne le présume pas.

C É L I E.

Vous me donnez un bel exemple ! & je vais l'imiter. Je connois peu Monsieur de Bourville : je ne sçais si la froideur avec laquelle je l'ai vû , venoit de ma prévention pour un autre ; ou si c'est parce qu'il n'est pas né pour me plaire davantage : je l'ignore exactement. Je conçois , cependant , qu'il est possible qu'il plaise ; & je n'en dirois pas autant de tous les hommes que je

vois aimés : est-ce une disposition à lui rendre encore plus de justice ? N'en est-ce pas une ? Encore une fois, je n'en sçais rien. S'il est vrai qu'il ait, lui, un goût de préférence pour moi....

LE DUC.

Je n'en ai pour garant que la vivacité avec laquelle, depuis trois mois, il me parle de vous ; mais il en met trop pour que votre idée ne l'occupe pas aussi fortement que je le présume.

CÉLIE.

Depuis trois mois !

LE DUC.

Oui ; plus ou moins.

CÉLIE.

Non : vous ne vous trompez pas au temps ; j'ai des raisons particu-

lières d'en être sûre. Puisque dans des circonstances qui ne devoient pas lui laisser le même espoir, que celles où il aura lieu de me supposer, il n'a pas craint de me dire qu'il m'aimoit, il y a apparence qu'il ne me verra pas long temps sans me le redire. N'ayant plus, moi, de motif apparent pour lui imposer silence, il faudra bien, sur-tout avec les idées que nous avons, que je me laisse persécuter de son amour. S'il vient à me plaire? Avec la certitude que vous me donnez de ne pouvoir jamais vous voir à moi, comme je le desirerois, je ne vous cache pas que cela me paroît possible.

LE DUC. après avoir paru réver
un instant.

Eh bien! Vous l'aimerez! Heu-

reusement les droits de l'amant, & les complaisances qu'on veut bien avoir pour l'ami, ne sont point incompatibles.

CÉLIE *après avoir aussi révélé.*

Pas absolument, il est vrai, à la rigueur.... Cependant....

LE DUC.

Quoi! Vous hésitez!

CÉLIE.

Mais, non;... cela me paroît, pourtant, assez difficile à arranger.

LE DUC.

Point du tout! C'est une erreur! à moins, toutefois, que les complaisances que vous avez bien voulu avoir pour moi, ne vous devînt onéreuses. En ce cas....

CÉLIE *avec beaucoup de tendresse.*

Onéreuses! Pouvez-vous le pen-

fer ! Je puis vous dire que , quand vous le craignez , vous ne rendez justice ni à vous , ni à moi. Mais voyons moins les choses telles qu'elles sont , que comme , un jour , elles peuvent être. Sans avoir décidément de l'amour pour moi , ne pouvez-vous pas devenir jaloux des sentimens que je prendrai pour lui , s'il parvient à m'en inspirer ?

LE DUC.

Ah ! Cela seroit d'une déraison dont je ne sçaurois me croire capable.

CÉLIE.

Ne la supposons donc point : ne peut-il pas lui-même trouver trop tendre , la forte d'amitié qu'il y aura entre nous ; & en soupçonner le genre & l'étendue ?

LE DUC.

Bourville n'est point jaloux ; d'abord : de plus , comment voulez-vous que , présenté ici de ma propre main , il puisse jamais , moi sur-tout paroissant , non-seulemeut approuver ses soins , mais même les appuyer , me regarder une minute comme rival ;

CÉLIE.

Tout cela est vrai ; mais s'il venoit , malgré toutes vos précautions , & les miennes , à avoir des inquiétudes ? Vous sentez bien qu'en ce cas-là , pour tranquiliser l'amant , il faudroit nécessairement retrancher à l'ami les complaisances qu'on auroit eües pour lui , ou , du moins , les suspendre ; & cela pourroit bien ne se pas faire sans le fâcher.

LE DUC.

C'est à celui qui a le moins de droits, belle *Célie* ; ou qui, pour parler plus juste, n'en a que d'absolument précaires, à se sacrifier ; &, pénétré comme je le suis de cette vérité, je me flatte que le retranchement que vous me faites envisager, tout cruel qu'il me paroît, ne m'arracheroit pas une plainte que vous ne pûssiez pas entendre.

CÉLIE.

Convendez que l'indifférence rend bien raisonnable.

LE DUC *d'un air de dépit.*

Beaucoup moins que vous n'êtes injuste.

CÉLIE *toujours tendrement.*

Allez-vous vous fâcher ? Suis-je donc si injuste de croire que vous

ne m'aimez pas, lorsque vous ne cessez pas vous-même de me le dire ?

LE DUC.

Il n'y a donc, à votre avis, aucune différence entre l'amour, & ce mouvement que nous appellons le goût ; & vous pensez vraisemblablement, qu'un cœur, parce qu'il est rempli du premier, est inaccessible à l'autre ?

CÉLIE.

On prétend que cela devrait être ; mais on a beaucoup d'exemples que cela n'est pas.

LE DUC.

J'en suis un moi-même : j'aime *la Marquise* passionnément ; mais cela n'empêche pas que vous ne m'inspiriez un goût si vif, qu'il m'est bien difficile de croire qu'il y ait entre

ces deux mouvemens toute la différence qu'on dit.

Pour terminer (car enfin il faut finir) Célie paroît douter de ce que le Duc vient de lui dire ; & comme par la différence très-réelle qu'il y a , quoi qu'il en dise , entre ces deux mouvemens , ce qui ne seroit point du tout une preuve qu'on a de l'amour , sert à prouver invinciblement qu'on a du goût , le Duc donne à Célie , une conviction complete qu'il ne la trompe point. Tout se passe des deux parts avec une cordialité sans exemple. Après ils se reparlent de leur arrangement ; & s'y confirment. Ensuite , on vient annoncer à Célie qu'on a servi. Les propos du souper ne devant rien avoir de bien piquant , ce n'est pas la peine de transporter nos Lecteurs dans la salle

à manger. Après le souper, ils repa-
sant dans le boudoir : Célie y montre
encore des doutes ; le Duc les lève.
L'heure de se séparer arrive : il quitte
Célie & va chez la Marquise, qui si,
pour nous servir de ses propres termes,
elle le revoit toujours fort tendre, doit
cette fois, selon toutes les apparences, le
retrouver un peu éteint.

F I N.

[31]

de manger. Après le dîner, ils regardent
sans dans le bonhoir : Celles y moult
encore des doutes ; le Duc les leur
il leur de se separer, car e : il qu'on
Celle C. un chef la Marquis, a qu'il
pour nous faire de ses propres lettres
elle le veut continuer par toutes, doit
cette fois selon toutes les circonstances
renvoyer un peu de main.

F I N



AB=133770

S

DL 2989 g

X2530786

[Crébillon, Claude Prosper Joliet de]

LE HAZARD

DU

COIN DU FEU,

DIALOGUE MORAL.

INTERLOCUTEURS.

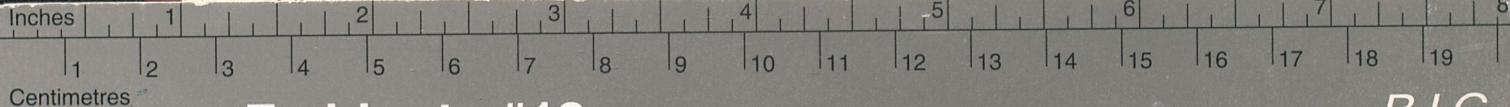
CÉLIE.

LA MARQUISE.

LE DUC.

LA TOUR, Valet-de-chambre de Célie.

La Scène est à Paris, chez Célie; & l'action se passe presque toute dans une de ces petites pièces reculées, que l'on nomme Boudoirs. A l'ouverture de la Scène, Célie paroît couchée sur une chaise-longue, sous des couvre-pieds d'édredon. Elle est en négligé; mais avec toute la parure, & toute la recherche dont le



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

